BOOKSTACKS CLASSICS

La méchante femme mise à la raison / Comédie

William Shakespeare (1564-1616)

Français EDITION

BOOKSTACKS EDITION

Publication record

Title	La méchante femme mise à la raison / Comédie
Author	William Shakespeare (1564-1616)
Translator	François Guizot
Edition	Bookstacks French TEI edition
Published	22 August 2026
Edition ID	shakespeare-the-taming-of-the-shrew-fra
Canonical URI	bookstacks.org

Rights and availability

This derived TEI file is made available under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License; the Project Gutenberg source is public domain in the United States. View the canonical license terms.

No ISBN has been assigned. The stable Bookstacks edition identifier and canonical URI above serve as the publication record for this digital edition. Bookstacks asserts no additional restriction over this generated PDF beyond the canonical source terms.

Table des matières

La méchante femme mise à la raison / Comédie	1
Notice sur la méchante femme mise a la raison.	3
Prologue	6
Induction	7
Acte premier	18
Acte deuxième	38
Acte troisième	55
Acte quatrième	69
Acte cinquième	99

La méchante femme mise à la raison / Comédie

Note du transcripteur.

Ce document est tiré de :

OEUVRES COMPLÈTES DE
SHAKSPEARE

TRADUCTION DE
M. GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE
AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

Volume 5

Le roi Lear.—Cymbeline.—
La méchante femme mise à la raison.
Peines d'amour perdues.—Périclès.

PARIS
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1862

LA MÉCHANTE FEMME MISE A LA RAISON

COMÉDIE

Notice sur la méchante femme mise a la raison.

Nous avons ici deux pièces en une, et, malgré son titre modeste de Prologue, la première n'est pas celle qui nous plaît le moins. Christophe Sly est un des caractères les plus naturels de Shakspeare ; il a toute la physionomie de Sancho Pança, et nous devons regretter qu'à partir du second acte ses commentaires sur la comédie qu'on représente devant lui ne soient pas parvenus jusqu'à nous. Chaque fois qu'une scène paraît digne de remarque, on est tenté de se demander ce que le poëte a dû faire observer à ce personnage pour qui sont tous les honneurs de la fête. Cette idée d'un paysan ivre, qu'un prince s'amuse à métamorphoser en grand seigneur, n'est plus neuve aujourd'hui ; bien des conteurs et des auteurs dramatiques s'en sont emparés ; mais nous ne connaissons aucune pièce qu'on puisse comparer à celle où Christophe Sly joue un rôle si comique et si vrai.

Nous ne citerons pas tous les auteurs de nouvelles, de ballades, etc., qui pourraient se disputer l'honneur d'avoir fourni cette idée à Shakspeare ; l'un veut que ce soit à un conte oriental qu'il l'ait empruntée, et l'autre à une anecdote véritable racontée par Goulard dans son *Thrésor d'histoires admirables et merveilleuses.*

La pièce offre deux intrigues distinctes, mais liées et fondues ensemble avec beaucoup d'art, de manière à former un tout. L'amour de Lucentio et de Bianca se retrouve dans une comédie de l'Arioste, *Gli Suppositi*, traduite en anglais, en 1566, par Georges Gascoigne, et mise au théâtre la même année. Le jeune homme et son valet changent d'habits et de rôle pour supplanter un vieux rival, et emploient, comme Lucentio et Tranio, un étranger venu de Sienne, qu'ils déterminent à son déguisement de père, en lui faisant croire qu'il y va de la vie pour

lui d'être reconnu à Ferrare. Le rôle brillant de la *Méchante Femme* est celui de Petruchio ; nous ne pouvons nous empêcher de donner quelquefois tort à son obstination, à ses caprices bizarres et à l'extravagance qu'il affecte pour dompter la pauvre Catherine ; car elle devient à la fin si malheureuse qu'on est tenté de la plaindre. En général, toutes les scènes entre elle et Petruchio sont divertissantes, et ne manquent pas de poésie, quoique les inventions de Petruchio aient quelquefois une espèce de grossièreté qui répugne à l'élégance de nos moeurs modernes. *La Méchante Femme mise à la raison* nous semble plutôt faite pour plaire aux maris du peuple qu'à ceux de la bonne compagnie.

La *Méchante Femme mise à la raison* (*The Taming of the Shrew*), fut imprimée pour la première fois dans la collection in-folio des pièces de Shakspeare en 1623. Dès 1594, on vendait à Londres un petit volume intitulé : *A pleasant conceited Historie called the Taming of a Shrew.* On pense généralement que cette comédie anonyme fut jouée avant *the Taming of the Shrew* de Shakspeare. Il y a entre les deux pièces bien plus qu'une analogie de titre. Malgré la supériorité de la seconde sur la première, on trouve entre elles de telles ressemblances que l'on est obligé de supposer, ou qu'elles sont toutes les deux de Shakspeare, ou qu'il s'est borné à remanier la comédie anonyme de 1594.

PERSONNAGES

UN LORD}
CHRISTOPHE SLY, chaudronnier ivre } Personnages
UNE HOTESSE, UN PAGE, COMÉDIENS } du
et autres gens de la suite du lord. } prologue.
BAPTISTA, riche gentilhomme de Padoue.
VINCENTIO, vieux gentilhomme de Pise.
LUCENTIO, fils de Vincentio, amoureux de Bianca.
PETRUCHIO, gentilhomme de Vérone faisant la cour à Catherine.
GREMIO, } prétendants à la main
HORTENSIO, } de Bianca.
TRANIO, } domestiques de Lucentio.
BIONDELLO, }
GRUMIO, } domestiques de Petruchio.
CURTIS, }
PÉDANT, vieux original déguisé pour contrefaire Vincentio.
CATHERINE la méchante femme, } filles de Baptista.
BIANCA, sa soeur. }
UNE VEUVE.
TAILLEUR, PETIT MERCIER, DOMESTIQUES DE BAPTISTA ET DE PETRUCHIO.

La scène est tantôt à Padoue, et tantôt dans la maison de campagne de Petruchio.

Prologue

Induction

Scène I

[*La scène est devant un cabaret, sur une bruyère.*]

[L'HOTESSE *ET* SLY.]

SLY
Je vous donnerai une peignée [1], sur ma foi.

L'HOTESSE
Une paire de menottes, coquin !

SLY
Vous êtes une drôlesse : apprenez que les *Sly* ne sont pas des coquins ; lisez plutôt les chroniques, nous sommes venus en Angleterre avec Richard le Conquérant. Ainsi, *paucas pallabris* [2], laissez glisser le monde sur ses roulettes. *Sessa* [3] !

L'HOTESSE
Comment ! vous ne payerez pas les verres que vous avez cassés !

SLY
Non pas un denier…–Par saint Jéronyme, va-t'en. Va te réchauffer dans ton lit froid [4].

1. I will pheese you, littéralement «Je vous peignerai ;» expression populaire pour dire : je vous battrai.
2. Pocas palabras, terme espagnol que Sly estropie, soyez bref.
3. Sessa, mot espagnol : soyez tranquille.

L'HOTESSE
Je sais un bon moyen ; je vais quérir le *quartenier*[5].

SLY
Quartenier ou tiercenier ou cintenier[6], peu m'importe ; je saurai bien lui répondre en forme ; je ne bougerai pas d'un pouce ; mon enfant, allons ; qu'il vienne et de la douceur. [*Il s'étend par terre et s'endort.*]

[*On entend des cors. Paraît* UN LORD *revenant de la chasse avec sa suite.*]

LE LORD
Piqueur, je te recommande d'avoir bien soin de mes chiens.–Braque *Merriman* !–le pauvre animal, il a toutes les articulations enflées ! Accouple *Clowder* avec la braque à la large gueule. N'as-tu pas vu, mon garçon, comme *Silver* a bien relevé le défaut au coin de la haie ? Je ne voudrais pas perdre ce chien pour vingt livres sterling.

PREMIER PIQUEUR
Belman le vaut bien, milord : il aboyait sur la voie quand les autres avaient bel et bien perdu, et deux fois aujourd'hui il a retrouvé la piste la moins vive ; croyez-moi, je le regarde comme le meilleur chien.

LE LORD
Tu es un sot : si *Écho* était aussi vite à la course, il en vaudrait douze comme *Belman*, mais donne-leur bien à souper et prends bien soin d'eux tous. Demain je veux chasser encore.

PREMIER PIQUEUR
J'en aurai bien soin, milord.

LE LORD
Qu'est-ce cela ? Un homme mort, ou ivre ? Vois ; respire-t-il ?

SECOND PIQUEUR
Il respire, milord ; si l'ale ne lui tenait pas chaud, ce serait là un lit bien froid pour y dormir si profondément.

---

4. Phrases ridicules d'une vieille pièce intitulée : Hieronymo, ou la tragédie espagnole, dont se moquaient souvent les poëtes du temps.

5. Third borough. Officier qui a les mêmes fonctions que le constable, excepté dans les endroits où le constable existe ; alors le third borough n'est que son coadjuteur.

6. Third, or fourth, or fifth borough.

LE LORD
O la monstrueuse bête ! le voilà étendu comme un vrai porc ! O hideuse mort ! que ton image est affreuse et dégoûtante !–Messieurs, je veux me divertir de cet ivrogne.–Qu'en pensez-vous ? Si on le transportait dans un lit, avec les draps les plus fins, des bagues à ses doigts, un banquet délicieux devant son lit, et de beaux domestiques prêts à le servir à son réveil ; le pauvre diable ne s'oublierait-il pas lui-même ?

PREMIER PIQUEUR
Croyez-moi, milord ; il est impossible qu'il ne se méconnaisse pas.

SECOND PIQUEUR
Il serait bien surpris quand il se réveillerait.

LE LORD
Comme s'il sortait d'un songe flatteur ou d'une vaine illusion.–Allons, qu'on le relève, et arrangez bien la plaisanterie ; portez-le doucement dans mon plus bel appartement ; suspendez autour de lui tous mes tableaux les plus gracieux ; parfumez sa tête crasseuse d'eaux de senteur, et brûlez des bois odorants pour embaumer l'appartement ; préparez-moi, pour le moment de son réveil, une musique qui l'enchante des accords les plus doux et les plus célestes ; et si par hasard il parle, tenez-vous prêts, et avec le respect le plus profond et le plus soumis ; dites : *Quels sont les ordres de monseigneur ?* Qu'un de vous lui présente un bassin d'argent rempli d'eau de rose et de fleurs ; qu'un autre apporte une aiguière, un troisième un linge damassé, et dites : *Votre Grandeur voudrait-elle se rafraîchir les mains ?* Que quelqu'un se tienne prêt, avec plusieurs riches habillements, et lui demande quelle parure il préfère aujourd'hui. Qu'un autre lui parle de ses chiens et de son cheval, et lui dise que milady est très-affligée de sa maladie. Persuadez-lui qu'il a eu un accès de folie ; et lorsqu'il voudra vous dire qu'il n'est qu'un... interrompez-le en lui disant qu'il rêve, et qu'il n'est rien qu'un puissant seigneur. Faites bien cela, mes amis, et jouez naturellement votre rôle ; ce sera le plus plaisant divertissement du monde, si l'on sait se contenir.

PREMIER PIQUEUR
Milord, je vous réponds que nous nous acquitterons bien de notre rôle, et que tout sera si bien ménagé, qu'il faudra qu'il se croie réellement ce que nous lui dirons qu'il est.

LE LORD
Soulevez-le doucement, allez le mettre au lit, et que chacun soit à son poste lorsqu'il se réveillera. [*Quelques-uns de ses gens emportent* SLY. *On entend une trompette.*] Maraud, va voir quelle est cette trompette qu'on entend. [*Un valet sort.*] Apparemment quelque noble gentilhomme, qui, étant en voyage, se propose de séjourner ici.

[LE VALET *revient.*]

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

LE VALET
Sous le bon plaisir de milord, ce sont des comédiens qui offrent leurs services à Votre Seigneurie.

LE LORD
Dis-leur de s'approcher.

[*Entrent les comédiens.*]

Camarades, vous êtes les bienvenus.

PREMIER COMÉDIEN
Nous rendons grâces à Votre Honneur.

LE LORD
Vous proposez-vous de rester avec moi ce soir ?

SECOND COMÉDIEN
Oui, s'il plaît à Votre Seigneurie d'agréer nos services.

LE LORD
De tout mon coeur. [*Montrant l'un des comédiens.*] Je crois me rappeler cet homme-là, et l'avoir vu une fois faire le fils aîné d'un fermier. C'était dans une pièce où vous faisiez si bien votre cour à la demoiselle... J'ai oublié votre nom ;... mais, certainement ce rôle fut bien joué, et avec bien du naturel.

PREMIER COMÉDIEN
[*montrant un de ses camarades*] Je crois que c'est de Soto que Votre Honneur veut parler.

LE LORD
Précisément ; tu étais excellent.–Allons, vous êtes venus ici au bon moment ; d'autant plus à propos, que j'ai en tête certain divertissement

où vos talents me seront d'un grand secours. Il y a ici un lord qui veut vous voir jouer ce soir ; mais je doute de votre retenue, je crains qu'en venant à remarquer son bizarre maintien vous ne vous échappiez à rire aux éclats, et que vous ne l'offensiez, car je vous déclare que s'il vous arrive de rire il se mettra en colère.

PREMIER COMÉDIEN
N'ayez aucune crainte, milord ; nous savons nous contenir, fût-il le personnage le plus risible du monde.

LE LORD
Allons, mon garçon, conduis-les à l'office, et aie soin que chacun d'eux soit bien traité ; qu'ils ne manquent de rien de ce qu'il y a dans mon château. [*Un domestique sort avec les comédiens.*] Toi, mon garçon, va trouver mon page Barthélémy, et fais-le habiller en dame des pieds à la tête : cela fait, conduis-le à la chambre où est l'ivrogne, et appelle-le *madame* avec un grand respect, dis-lui de ma part que, s'il veut gagner mes bonnes grâces, il prenne l'air et le maintien noble et décent qu'il a vu observer par les nobles dames envers leurs maris ; qu'il se comporte de même envers l'ivrogne, avec un doux accent de voix, et une humble politesse, et qu'il lui dise : «Qu'ordonne Votre Honneur ? En quoi votre femme, votre humble épouse peut-elle vous montrer son zèle respectueux, et manifester son amour ?» Et qu'alors, le serrant dans ses bras, le baisant amoureusement, et penchant sa tête sur son sein, qu'il verse des larmes de joie en voyant la santé rendue à son noble époux qui, depuis sept ans, croyait n'être plus qu'un dégoûtant mendiant. Et si mon page n'a pas le don des femmes pour répandre à flots des larmes de commande, un oignon en fera l'affaire ; qu'il en tienne un enveloppé dans son mouchoir ; il faudra bien que les pleurs coulent de ses yeux. Vois à arranger cela avec tout le soin dont tu es capable : tout à l'heure je te donnerai encore d'autres instructions.

[LE DOMESTIQUE *sort.*]

Je sais que le jeune drôle se donnera à merveille les grâces, le ton, la démarche et le maintien d'une dame de qualité ; il me tarde de l'entendre appeler l'ivrogne son époux, et de voir comment feront mes gens pour s'empêcher de rire, lorsqu'ils rendront leurs hommages à ce simple paysan. Je vais entrer pour leur faire la leçon ; peut-être que ma personne pourra leur imposer et tenir leur joie en respect, autrement elle éclaterait à ne pas finir.

[*Il sort.*]

Scène II

[*Chambre à coucher dans la maison du lord.*]

[SLY *revêtu d'une belle robe de chambre et entouré de VALETS, les uns habillés richement, d'autres avec un bassin, une aiguière, etc.*]

[*Entre* LE LORD, *vêtu comme un domestique.*]

SLY
Au nom de Dieu, un pot de bière !

PREMIER SERVITEUR
Plairait-il à Votre Seigneurie de boire un verre de vin des Canaries ?

SECOND SERVITEUR
Votre Honneur voudrait-elle goûter de ces confitures ?

TROISIÈME SERVITEUR
Quel costume Votre Honneur veut-elle mettre aujourd'hui ?

SLY
Je suis Christophe Sly : ne m'appelez ni *Votre Honneur*, ni *Votre Seigneurie* : je n'ai jamais bu de vin des Canaries de ma vie ; et si vous voulez me donner des confitures, donnez-moi des confitures de boeuf. Ne me demandez jamais quel habit je veux mettre : je n'ai pas plus de pourpoints que de dos ; je n'ai pas plus de bas que de jambes, pas plus de souliers que de pieds, et souvent même plus de pieds que de souliers, encore mes orteils regardent-ils souvent à travers l'empeigne.

LE LORD
Le ciel veuille guérir Votre Seigneurie de ces folles et bizarres idées ! Oh ! c'est une chose déplorable qu'un homme de votre rang, de votre naissance, possesseur de si riches domaines, et jouissant d'une si haute considération, soit imbu de sentiments si bas.

SLY
Quoi ! voudriez-vous me faire extravaguer ? Ne suis-je pas Christophe Sly, le fils du vieux Sly de Burton-Heath, porte-balle de naissance, cardier par éducation, par métamorphose meneur d'ours, et aujourd'hui chaudronnier de mon état ? Demandez à Marianne Hacket, la grosse cabaretière de Wincot, si elle ne me connaît pas bien : si elle dit que je ne suis pas marqué sur son compte pour quatorze sous de petite bière, tenez-moi pour le plus fieffé menteur de la chrétienté. Je ne suis pas timbré...

PREMIER SERVITEUR
Oh ! voilà ce qui fait gémir sans cesse votre noble épouse.

SECOND SERVITEUR
Voilà ce qui fait sécher vos gens de chagrin.

LE LORD
Voilà ce qui est cause que vos parents fuient votre château ; ils en ont été chassés par les égarements étranges de votre folie. Allons, noble lord, souvenez-vous de votre naissance ; rappelez dans votre âme vos anciens sentiments que vous avez bannis, et bannissez-en ces rêves abjects. Voyez comme vos gens s'empressent autour de vous ; chacun dans son office est prêt à vous obéir au premier signal. Souhaitez-vous de la musique ? Écoutez ; Apollon joue [*on entend de la musique*], et vingt rossignols chantent dans leurs cages.–Voulez-vous reposer ? nous vous porterons dans une couche plus molle et plus douce que le lit voluptueux qui fut dressé exprès pour Sémiramis.–Voulez-vous vous promener ? nous répandrons des fleurs sur la terre.–Ou bien, voulez-vous monter à cheval ? on va apprêter vos chevaux, et les couvrir de leurs harnais tout parsemés d'or et de perles.–Aimeriez-vous mieux la chasse à l'oiseau ? vous avez des faucons dont le vol s'élève bien au-dessus de l'alouette matinale.–Ou bien, voulez-vous chasser à la bête ? vos chiens feront retentir la voûte des cieux et réveilleront l'aigre voix des échos dans le sein de la terre.

PREMIER SERVITEUR
Dites seulement que vous voulez chasser à courre, vos lévriers sont aussi rapides qu'un cerf en haleine ; oui, plus légers que la chevrette.

SECOND SERVITEUR
Aimez-vous les tableaux ? Nous allons sur-le-champ vous apporter un Adonis couché près d'un ruisseau fugitif, et une Vénus cachée dans les

roseaux, qui semblent s'agiter et folâtrer sous son haleine, de même que les roseaux flexibles jouent au souffle du vent.

LE LORD
Nous vous montrerons Io, alors que vierge encore elle fut séduite et surprise, dans un tableau d'une peinture aussi vivante que l'action même.

TROISIÈME SERVITEUR
Ou Daphné, errant à travers un fourré d'épines qui déchirent ses jambes ; le sang et les larmes sont peints avec tant d'art qu'on jurerait que le sang coule et que le triste Apollon pleure avec naturel et vérité.

LE LORD
Vous êtes un lord, et rien qu'un lord ; vous avez une épouse plus belle qu'aucune femme de ce siècle dégénéré.

PREMIER SERVITEUR
Avant que les larmes qu'elle a versées pour vous eussent inondé son séduisant visage comme des torrents ennemis, c'était la plus belle créature de l'univers ; et même encore elle ne le cède en beauté à aucune de son sexe.

SLY
Suis-je un lord ? Est-il vrai que je possède une telle femme ? ou bien est-ce un rêve que je fais ? ou ai-je rêvé jusqu'à ce jour ? Je ne dors pas ; je vois, j'entends, je parle ; je sens ces suaves odeurs, et mes mains sont sensibles à la douceur de ce toucher.–Sur ma vie, je suis un lord en effet, et non pas un chaudronnier, ni Christophe Sly.–Allons amenez-nous notre femme, que nous la voyions ; et encore un coup, un pot de petite bière.

SECOND SERVITEUR
Plairait-il à Votre Grandeur de se laver les mains ? [*Les valets lui présentent une aiguière, un bassin et une serviette.*] Oh ! que nous sommes joyeux de voir votre raison revenue ! Oh ! puissiez-vous reconnaître de nouveau ce que vous êtes ! Voilà quinze ans que vous êtes plongé dans un songe continuel ; ou, quand vous vous éveilliez, votre veille ressemblait à votre sommeil.

SLY
Quinze ans ! Par ma foi, c'est là une bonne méridienne. Mais, n'ai-je jamais parlé pendant tout ce temps ?

PREMIER SERVITEUR
Oui, milord ; mais des mots vagues et dénués de sens : car, quoique vous fussiez couché ici dans ce bel appartement, vous disiez toujours qu'on vous avait mis à la porte, et vous vous querelliez avec l'hôtesse du logis ; et vous disiez que vous la citeriez à la cour de justice, parce qu'elle vous avait apporté des cruches de grès au lieu de bouteilles bouchées. Quelquefois vous appeliez Cécile Hacket.

SLY
Oui, la servante de la cabaretière.

TROISIÈME SERVITEUR
Allons donc, milord ; vous ne connaissez ni ce cabaret, ni cette fille, ni tous ces hommes que vous nommiez,–comme Étienne Sly, et le vieux Jean Naps de Grèce, et Pierre Turf, et Henri Pimprenel, et vingt autres noms de cette sorte qui n'ont jamais existé et qu'on n'a jamais vus.

SLY
Allons, que Dieu soit loué de mon heureux rétablissement !

TOUS
Ainsi soit-il !

SLY
Je t'en remercie ; va, tu n'y perdras rien.

[*Entre* LE PAGE *déguisé en femme avec une suite.*]

LE PAGE
Comment va mon noble lord ?

SLY
Ma foi, je me porte à merveille, car voilà assez de bonne chère. Où est ma femme ?

LE PAGE
Me voici, noble lord : que désirez-vous d'elle ?

SLY
Vous êtes ma femme, et vous ne m'appelez pas... votre mari ? mes gens ont beau m'appeler *milord*, je suis votre bonhomme.

LE PAGE
Mon mari et mon lord, mon lord et mon mari ; je suis votre épouse, prête à vous obéir en tout.

SLY
Je le sais bien.–Comment faut-il que je l'appelle ?

LE LORD
Madame.

SLY
Madame Lison, ou madame Jeanneton ?

LE LORD
Madame tout court : c'est le nom que les lords donnent à leurs épouses.

SLY
Madame ma femme, ils disent que j'ai rêvé et dormi plus de quinze ans entiers.

LE PAGE
Hélas ! oui, et ce temps m'a paru trente ans à moi, ayant été tout ce temps éloignée de votre lit.

SLY
C'est beaucoup.–Mes gens, laissez-moi seul avec elle.–Madame, déshabillez-vous, et venez tout à l'heure vous coucher.

LE PAGE
Très-noble lord, souffrez que je vous supplie de m'excuser encore pour une ou deux nuits, ou du moins jusqu'à ce que le soleil soit couché. Vos médecins m'ont expressément recommandé de m'absenter encore de votre lit, si je ne veux m'exposer au danger de vous faire retomber dans votre maladie : j'espère que cette raison me servira d'excuse auprès de vous.

SLY
Allons, dans l'état où je suis il me sera difficile d'attendre si longtemps, mais d'un autre côté je ne voudrais pas retomber dans mes premiers rêves : ainsi, j'attendrai donc, en dépit de la chair et du sang.

[*Entre un domestique.*]

LE DOMESTIQUE
Les comédiens de Votre Honneur ayant été informés de votre rétablissement sont venus pour vous régaler d'une fort jolie comédie, car nos docteurs sont d'avis que ce divertissement est très-bon à votre santé, voyant que c'était un amas de mélancolie qui avait épaissi votre sang, et la mélancolie est mère de la frénésie : ainsi ils vous conseillent d'assister à la représentation d'une pièce, et d'accoutumer votre âme à la gaieté et au plaisir ; remède qui prévient mille maux et prolonge la vie.

SLY
Diantre, je le veux bien ; une *comerdie*[7], n'est-ce pas une danse de Noël, ou des cabrioles ?

LE PAGE
Non, mon bon seigneur, c'est d'une étoffe[8] plus agréable.

SLY
Quoi ! d'une étoffe de ménage ?

LE PAGE
C'est une espèce d'histoire.

SLY
Allons, nous la verrons. Venez, madame ma femme ; asseyez-vous à mes côtés, et laissez rouler le monde ; nous ne serons jamais plus jeunes.
FIN DU PROLOGUE.
[*Ils s'asseyent.*]

7. Commonty, pour comedy.
8. Stuff est employé ici dans un sens général et indéterminé.

Acte premier

Scène I

P
[*adoue*] Place publique.
[LUCENTIO *ET* TRANIO.]

LUCENTIO
Tranio, conduit par le violent désir que j'avais de voir la superbe Padoue, berceau des arts, me voici arrivé dans la fertile Lombardie, le riant jardin de la grande Italie ; grâce à l'affection et à la complaisance de mon père, je suis armé de son bon vouloir et de ta bonne compagnie, ô mon loyal serviteur dont l'honnêteté est à toute épreuve ; respirons donc ici, et commençons heureusement un cours de sciences et d'études littéraires. Pise, renommée par ses graves citoyens, m'a donné la naissance, et Vincentio, mon père, négociant qui fait un grand commerce dans le monde, descend des Bentivolio. Il convient que le fils de Vincentio, élevé à Florence pour remplir toutes les espérances qu'on a conçues de lui, orne sa fortune d'actions vertueuses. Ainsi, Tranio, pendant le temps que je consacrerai aux études, je veux m'appliquer à la recherche de la vertu, et de cette partie de la philosophie qui traite du bonheur que la vertu donne. Déclare-moi ta pensée, car j'ai quitté Pise, et je suis venu à Padoue comme un homme altéré qui quitte une mare peu profonde pour se plonger dans de profondes eaux et étancher sa soif.

TRANIO
Mi perdonate[9], mon aimable maître ; je partage vos sentiments en tout ;

9. Mi perdonate, excusez-moi.

je suis ravi de vous voir persévérer dans votre résolution de savourer les douceurs de la douce philosophie. Seulement, mon cher maître, tout en admirant la vertu et cette discipline morale, ne devenons pas des stoïques, ni des sots, je vous en prie ; ne soyons pas si dévoués aux durs préceptes d'Aristote, qu'Ovide soit entièrement mis de côté. Parlez logique avec les connaissances que vous avez, et pratiquez la rhétorique dans vos conversations journalières ; usez de la musique et de la poésie pour ranimer vos esprits ; livrez-vous aux mathématiques et à la métaphysique, selon ce que votre estomac pourra supporter ; il n'y a point de fruit dans l'étude où il n'y a point de plaisir ; en un mot, mon maître, suivez le genre d'étude qui vous plaira davantage.

LUCENTIO
Grand merci, Tranio ; tes avis sont fort sages.–Ah ! Biondello, si tu étais arrivé sur ce rivage, nous pourrions faire ensemble nos préparatifs, et prendre un logement propre à recevoir les amis que le temps nous procurera dans Pise.–Mais, un moment, quelle est cette compagnie ?

TRANIO
Mon maître, c'est sans doute quelque cérémonie pour nous recevoir dans la ville.

[*Entre* BAPTISTA *avec* CATHERINE *et* BIANCA, GREMIO *et* HORTENSIO.]

[LUCENTIO *et* TRANIO *se tiennent à l'écart.*]

BAPTISTA
Messieurs, ne m'importunez pas davantage ; vous savez combien ma résolution est ferme et invariable : c'est de ne point donner ma cadette avant que j'aie trouvé un mari pour l'aînée. Si l'un de vous deux aime Catherine, comme je vous connais bien et que j'ai de l'amitié pour vous, je vous donne la liberté de la courtiser à votre gré.

GREMIO
Plutôt la mettre sur une charrette[10],.... elle est trop rude pour moi. Eh bien ! Hortensio, voulez-vous une femme ?

CATHERINE
[*à son père*] Je vous prie, mon père, est-ce votre volonté de me jeter à la tête de ces épouseurs ?

10. To cart her rather. Baptista vient de dire : To court her. Gremio joue sur le mot.

HORTENSIO
Épouseurs, ma belle ? Comment l'entendez-vous ? Oh ! point d'épouseurs pour vous, à moins que vous ne deveniez d'une trempe plus aimable et plus douce.

CATHERINE
En vérité, monsieur, vous n'avez que faire de craindre : je sais bien qu'on n'est pas encore à mi-chemin du coeur de Catherine. Mais, si l'on en était là, son premier soin serait de vous peigner la tête avec un banc à trois pieds, et de vous colorer la face de façon à vous travestir en fou.

HORTENSIO
De pareilles diablesses, bon Dieu, préserve-nous !

GREMIO
Et moi aussi, bon Dieu !

TRANIO
[*à l'écart*] Silence, mon maître : voici une scène propre à nous divertir. Cette fille est une vraie folle, ou incroyablement revêche.

LUCENTIO
Mais je vois dans le silence de l'autre la douce réserve et la modestie d'une jeune fille. Taisons-nous, Tranio.

TRANIO
Bien dit, mon maître ; silence, et regardez tout votre soûl.

BAPTISTA
Messieurs, pour commencer à exécuter la parole que je vous ai donnée... Bianca, rentre dans la maison, et que cela ne te fâche pas, ma bonne Bianca ; car je ne t'en aime pas moins, ma mignonne.

CATHERINE
La jolie petite !–Vous feriez bien mieux de lui enfoncer le doigt dans l'oeil ; elle saurait pourquoi.

BIANCA
Ma soeur, contentez-vous de la peine qu'on me fait.–[*A son père.*] Mon père, je souscris humblement à votre volonté ; mes livres et mes instruments seront ma compagnie ; je les étudierai et m'exercerai seule avec eux.

LUCENTIO
[*à part*] Écoute, Tranio, on croirait entendre parler Minerve.

HORTENSIO
Seigneur Baptista, voulez-vous donc être si bizarre ? Je suis bien fâché que l'honnêteté de nos intentions soit une occasion de chagrin pour Bianca.

GREMIO
Comment ? Voulez-vous donc la tenir en charte privée pour l'amour de cette furie d'enfer, et la punir de la méchante langue de sa soeur ?

BAPTISTA
Messieurs, arrangez-vous ; ma résolution est prise.–Rentrez, Bianca.

[BIANCA *sort.*]

Et comme je sais qu'elle prend beaucoup de plaisir à la musique, aux instruments et à la poésie, je veux faire venir chez moi des maîtres en état d'instruire sa jeunesse.–Si vous, Hortensio, ou vous, seigneur Gremio, en connaissez quelqu'un, amenez-le moi ; car, j'accueillerai toujours les hommes de talent, et je ne veux rien épargner pour donner une bonne éducation à mes enfants. Adieu !–Catherine, vous pouvez rester ; j'ai à causer avec Bianca.

[*Il sort.*]

CATHERINE
Comment ? mais je crois que je peux m'en aller aussi : ne le puis-je pas à mon gré ? Quoi ! on me fixera des heures ? comme si, vraiment, je ne savais pas bien moi-même ce qu'il convient de prendre, ou de laisser. Ah !

[*Elle sort.*]

GREMIO
Tu peux aller trouver la femme du diable ; tes qualités sont si précieuses que personne ne veut de toi. L'amour qu'elles inspirent n'est pas si ardent que nous ne puissions souffler ensemble dans nos doigts, Hortensio, et le rendre nul par l'abstinence ; notre gâteau est à moitié cuit des deux côtés. Adieu ! Cependant, pour l'amour que je porte à ma douce Bianca, si je peux, par quelque moyen, rencontrer l'homme qui convient pour lui montrer les arts qu'elle chérit, je le recommanderai

à son père.

HORTENSIO
Et moi aussi, seigneur Gremio. Mais un mot, je vous prie. Quoique la nature de notre querelle n'ait jamais souffert les longs entretiens, apprenez aujourd'hui, sur bonne réflexion, que c'est à nous, dans la vue de pouvoir encore trouver accès auprès de notre belle maîtresse, et d'être heureux rivaux dans notre amour pour Bianca, à donner tous nos soins à une chose surtout...

GREMIO
Qu'est-ce que c'est, je vous prie ?

HORTENSIO
Ce que c'est ? C'est de trouver un mari à sa soeur aînée.

GREMIO
Un mari ? Un démon plutôt.

HORTENSIO
Je dis, moi, un mari.

GREMIO
Et moi, je dis un démon. Penses-tu, Hortensio, que, malgré toute l'opulence de son père, il y ait un homme assez fou pour épouser l'enfer ?

HORTENSIO
Tout beau, Gremio. Quoiqu'il soit au-dessus de votre patience et de la mienne d'endurer ses importunes clameurs, il est, ami, dans le monde, de bons compagnons, si l'on pouvait mettre la main dessus, qui la prendraient avec tous ses défauts, et assez d'argent.

GREMIO
Je ne sais qu'en dire ; mais j'aimerais mieux, moi, prendre la dot sans elle, à condition que je serais fouetté tous les matins à la grande croix du carrefour.

HORTENSIO
Ma foi, comme vous dites ; il n'y a guère à choisir entre des pommes gâtées.–Mais, allons : puisque cet obstacle commun nous rend amis, notre amitié durera jusqu'au moment où, en trouvant un mari à la fille aînée de Baptista, nous procurerons à sa jeune soeur la liberté d'en recevoir un ; et alors, libre à nous de recommencer la querelle.–Chère Bianca !–Que le plus heureux l'emporte ! Celui qui court le plus vite,

gagne la bague : qu'en dites-vous, seigneur Gremio ?

GREMIO
J'en conviens, et je voudrais lui avoir déjà procuré le meilleur étalon de Padoue, pour venir lui faire sa cour, la conquérir, l'épouser, coucher avec elle, et en débarrasser la maison.–Allons, sortons.

[GREMIO *et* HORTENSIO *sortent.*]

[TRANIO *s'avance.*]

TRANIO
Je vous en prie, monsieur, dites-moi une chose.–Est-il possible que l'amour prenne si fort en un instant ?

LUCENTIO
Oh ! Tranio, jusqu'à ce que j'en eusse fait l'expérience, je ne l'avais cru ni possible, ni vraisemblable : mais vois ! tandis que j'étais là oisif à regarder, l'amour m'a surpris dans mon insouciance, et maintenant j'en ferai l'aveu avec franchise, à toi, mon confident, qui m'es aussi cher et qui es aussi discret que l'était Anne pour la reine de Carthage : Tranio, je brûle, je languis, je péris, Tranio, si je ne viens pas à bout de posséder cette jeune et modeste fille. Conseille-moi, Tranio, car je sais que tu le peux : assiste-moi, Tranio, car je sais que tu le veux.

TRANIO
Maître, il n'est plus temps maintenant de vous gronder ; on ne déracine pas l'affection du coeur : si l'amour vous a blessé, il ne reste plus que ceci : *Redime te captum quam queas minimo*[11].

LUCENTIO
Mille grâces, mon ami, poursuis : ce que tu m'as déjà dit me satisfait : le reste ne peut que me consoler ; car tes avis sont sages.

TRANIO
Maître, vous qui avez si longtemps considéré la jeune personne, vous n'avez peut-être pas remarqué le plus important de la chose ?

LUCENTIO
Oh ! très-bien ; j'ai vu la beauté dans ses traits, égale à celle de la fille d'Agénor[12], qui fit humilier le grand Jupiter, lorsqu'au signe de sa main il baisa de ses genoux les rivages de Crète.

11. Rachetez-vous d'esclavage au meilleur marché possible.
12. Europe, pour qui Jupiter se métamorphosa en taureau.

TRANIO
N'avez-vous vu que cela ? N'avez-vous pas remarqué comme sa soeur a commencé à s'emporter, comme elle a soulevé une si violente tempête, que des oreilles humaines avaient bien de la peine à endurer son vacarme ?

LUCENTIO
Ah ! Tranio, j'ai vu remuer ses lèvres de corail, et son haleine a parfumé l'air ; tout ce que j'ai vu dans sa personne était doux et sacré.

TRANIO
Allons, il est temps de le tirer de son extase.–Je vous en prie, monsieur, réveillez-vous ; si vous aimez cette jeune fille, appliquez vos pensées et votre esprit aux moyens de l'obtenir. Voici l'état des choses.–Sa soeur aînée est si maudite et si méchante que, jusqu'à ce que son père soit débarrassé d'elle, il faut, mon maître, que votre amour reste fille au logis ; aussi son père l'a resserrée étroitement, afin qu'elle ne soit pas importunée de soupirants.

LUCENTIO
Ah ! Tranio, quel père cruel ! Mais, n'as-tu pas remarqué le soin qu'il prend pour lui procurer d'habiles maîtres, en état de l'instruire ?

TRANIO
Oui, vraiment, monsieur ; et j'ai même comploté là-dessus...

LUCENTIO
Oh ! j'ai un plan aussi, Tranio.

TRANIO
En vérité, mon maître, je jure par ma main que nos deux stratagèmes se ressemblent, et se confondent en un seul.

LUCENTIO
Dis-moi le tien, d'abord.

TRANIO
Vous serez le maître, et vous vous chargerez d'instruire la jeune personne : voilà quel est votre plan ?

LUCENTIO
Oui. Cela peut-il se faire ?

TRANIO
Impossible : car, qui vous remplacera, et sera ici dans Padoue le fils de Vincentio ? Qui tiendra maison, étudiera ses livres, recevra ses amis, visitera ses compatriotes et leur donnera des fêtes ?

LUCENTIO
Basta[13] ! tranquillise-toi, tout cela est arrangé : nous n'avons encore paru dans aucune maison : personne ne peut nous reconnaître à nos physionomies, ni distinguer le maître du valet. D'après cela, voici la suite :–Tu seras le maître, Tranio, à ma place ; tu tiendras la maison, tu en prendras les airs, commanderas les domestiques, comme je ferais moi-même ; moi, je serai quelqu'autre, un Florentin, un Napolitain, ou quelque jeune homme peu considérable de Pise. Le projet est éclos, et il s'exécutera.–Tranio, déshabille-toi tout de suite ; prends mon manteau et mon chapeau de couleur : quand Biondello viendra, il sera à ta suite ; mais je veux auparavant lui apprendre à tenir sa langue.

[*Ils échangent leurs habits.*]

TRANIO
Vous auriez besoin de le faire.–Bref, mon maître, puisque c'est votre plaisir, et que je suis lié à vous obéir (car votre père me l'a recommandé au moment du départ : *rends tous les services à mon fils*, m'a-t-il dit ; quoique, à mon avis, il l'entendît dans un autre sens), je veux bien être *Lucentio*, parce que j'aime tendrement Lucentio.

LUCENTIO
Tranio, sois-le, parce que Lucentio aime, et laisse-moi faire le personnage d'un esclave, pour conquérir cette jeune beauté, dont la soudaine vue a enchaîné mes yeux blessés.

[*Entre* BIONDELLO.]

Voici le fripon.–Eh bien ! coquin, où as-tu donc été ?

BIONDELLO
Où j'ai été ?... Eh mais ! vous, où êtes-vous vous-même à présent ? Mon maître, est-ce que mon camarade Tranio vous aurait volé vos habits ? ou si c'est vous qui lui avez pris les siens ? ou vous êtes-vous volés réciproquement ? Je vous prie, parlez, quoi de nouveau ?

13. Basta, c'est assez.

LUCENTIO
Drôle, approche ici ; il n'est pas temps de plaisanter : ainsi songe à te conformer aux circonstances. Ton camarade que voilà, Tranio, pour me sauver la vie, prend mon rôle et mes habits ; et moi, pour échapper au malheur, je mets les siens ; car depuis que j'ai abordé ici, j'ai, dans une querelle, tué un homme, et je crains d'être découvert : mets-toi à ses ordres et à sa suite, je te l'ordonne, et sers-le comme il convient, tandis que moi je vais m'échapper pour mettre ma vie en sûreté : tu m'entends ?

BIONDELLO
Oui, monsieur, pas le plus petit mot.

LUCENTIO
Et pas un mot de Tranio dans ta bouche. Tranio est changé en Lucentio.

BIONDELLO
Tant mieux pour lui ; je voudrais bien l'être aussi, moi.

TRANIO
Et moi, foi de valet, je voudrais bien, pour former le second souhait, que Lucentio eût la plus jeune fille de Baptista.–Mais, monsieur le drôle..... pas pour moi, mais pour l'amour de votre maître, je vous avertis de vous conduire avec discrétion dans toute espèce de compagnie ; quand je serai seul, je serai Tranio pour vous ; mais partout ailleurs votre maître Lucentio.

LUCENTIO
Tranio, allons nous-en.–Il reste encore un point que je te charge, toi, d'exécuter :–c'est de te placer au nombre des prétendants.–Si tu m'en demandes la raison.... il suffit.... Mes raisons sont bonnes et convaincantes.

[*Ils sortent.*]

[PERSONNAGES *du prologue.*]

PREMIER SERVITEUR
«Milord, vous sommeillez, vous n'écoutez pas la pièce.

SLY
«Si, par sainte Anne, je l'écoute. Une bonne drôlerie, vraiment ! Y en a-t-il encore à venir ?

LE PAGE
«Milord, elle ne fait que commencer.

SLY
«C'est vraiment une excellente pièce d'ouvrage, madame Lady ; je voudrais être à la fin.»

Scène II

[*Devant la maison d'*HORTENSIO.]

[PETRUCHIO, GRUMIO]

PETRUCHIO
Vérone, je prends congé de toi pour quelque temps ; je veux voir mes amis de Padoue : mais avant tout, Hortensio, le plus cher et le plus fidèle de mes amis.–Eh ! je crois que voici sa maison.–Ici, drôle, allons, frappe, te dis-je.

GRUMIO
Frapper, monsieur ! qui frapperais-je ? quelqu'un vous a-t-il offensé ?

PETRUCHIO
Allons, maraud, frappe-moi ici comme il faut, te dis-je.

GRUMIO
Vous frapper ici, monsieur ? Comment donc, monsieur ? Qui suis-je, monsieur, pour oser vous frapper ici, monsieur ?

PETRUCHIO
Coquin, frappe-moi à cette porte, et fort, te dis-je, ou je cognerai ta tête de fripon.

GRUMIO
Mon maître est devenu querelleur. Je vous frapperais le premier : mais je sais qui en porterait la peine.

PETRUCHIO
Tu t'obstines : je te jure, coquin, que si tu ne frappes pas, je frapperai, moi, et je verrai comment tu sauras dire et chanter *sol, fa*... [*Il tire les*

oreilles à GRUMIO.]

GRUMIO
Au secours ! au secours ! mon maître est fou !

PETRUCHIO
Allons, frappe, quand je te l'ordonne, drôle, coquin !

[*Entre* HORTENSIO.]

HORTENSIO
Comment donc ? de quoi s'agit-il, mon vieux ami Grumio, et mon cher Petruchio ? Comment vous portez-vous tous à Vérone ?

PETRUCHIO
Signor Hortensio, venez-vous terminer la bataille ?–*Con tutto il core bene trovato*, puis-je dire.
HORTENSIO.
Alla nostra casa bene venuto
Molto honorato signor mio Petruchio.
Lève-toi, Grumio, lève-toi ; nous arrangerons cette querelle.

GRUMIO
Peu m'importe ce qu'il allègue en latin,–si ce n'est pas pour moi un motif légitime de quitter mon service.–Voyez-vous, monsieur, il me disait de le frapper et de le frotter comme il faut, monsieur ; eh bien ! était-il convenable qu'un serviteur traitât son maître ainsi, ayant sur moi d'ailleurs, autant que je puis voir, l'avantage de trente-deux contre un ! Plût à Dieu que je l'eusse frappé d'abord. Grumio n'aurait pas eu tous les coups.

PETRUCHIO
Un stupide coquin !–Cher Hortensio, je dis à ce drôle de frapper à votre porte, et je n'ai jamais pu obtenir cela de lui.

GRUMIO
Frapper à la porte ?–O ciel ! ne m'avez-vous pas dit en propres termes : Coquin, frappe-moi ici, frappe-moi bien, frappe-moi comme il faut ? et vous venez maintenant me parler de frapper à la porte.

PETRUCHIO
Drôle, va-t'en, je te le conseille.

HORTENSIO
Patience, Petruchio ; je suis la caution de Grumio ; vraiment la chance est trop inégale entre vous et lui ; c'est votre ancien, fidèle et aimable serviteur Grumio. Allons, dites-moi donc, mon cher ami, quel heureux vent vous a conduit de l'antique Vérone ici, à Padoue ?

PETRUCHIO
Le vent qui disperse les jeunes gens dans le monde, et les envoie tenter fortune hors de leur pays natal, où l'on n'acquiert que bien peu d'expérience. En peu de mots, seigneur Hortensio, voici mon histoire : Antonio, mon père, est décédé, et je me suis hasardé à faire ce voyage pour me marier richement et vivre du mieux qu'il me sera possible ; j'ai des écus dans ma bourse, des terres dans mon pays, et je suis venu voir le monde.

HORTENSIO
Petruchio, te parlerai-je sans détour et te souhaiterai-je une laide et méchante femme ? Tu ne me remercierais guère de l'avis, et cependant je te garantis qu'elle sera riche, et très-riche ; mais tu es trop mon ami, et je ne te la souhaiterai pas pour épouse.

PETRUCHIO
Seigneur Hortensio, entre amis comme nous, il n'y a que deux mots : ainsi, si tu connais une femme assez riche pour être l'épouse de Petruchio (comme la fortune est le refrain de ma chanson d'amour [14], fût-elle aussi laide que l'était l'amante de Florent [15], aussi vieille que la Sibylle, et aussi acariâtre, aussi méchante que la Xantippe de Socrate, ou pire encore, cela n'émeut, ni ne rebute mon goût, fût-elle aussi rude que les flots irrités de l'Adriatique. Je viens pour me marier richement à Padoue : si je me marie richement, je me trouverai marié heureusement à Padoue.

GRUMIO
Vous le voyez, monsieur ; il vous dit sa pensée tout platement : oui, donnez-lui assez d'or, et mariez-le à une poupée, à une poupée, à une petite figure d'aiguillette [16], ou bien à une vieille octogénaire à qui il ne reste pas une dent dans la bouche, eût-elle autant d'infirmités que

14. Wooing dance.

15. Florent est le nom du chevalier qui s'était engagé à épouser une vieille sorcière, à condition qu'elle lui donnerait la solution d'une énigme dont sa vie dépendait. (Conte de Gower.) C'est sans doute là que Voltaire a pris le sujet de ce qui Plaît aux dames.

16. Aglet gaby. Tête de lacet de forme bizarre.

cinquante-deux chevaux, tout sera à merveille si l'argent s'y trouve.

HORTENSIO
Petruchio, puisque nous nous sommes avancés si loin, je veux poursuivre sérieusement l'idée que je t'avais jetée d'abord par pure plaisanterie. Je suis en état, Petruchio, de te procurer une femme assez bien pourvue de la fortune, jeune et belle, élevée comme la fille la mieux née ; tout son défaut, et c'est un assez grand défaut, c'est qu'elle est intolérablement méchante, acariâtre, bourrue, à un point si terrible que, ma fortune fût-elle bien plus délabrée qu'elle ne l'est, je ne voudrais pas l'épouser, moi, pour une mine d'or.

PETRUCHIO
Silence, Hortensio : tu ne connais pas l'effet et la vertu de l'or.–Dis-moi le nom de son père, et cela suffit ; car je prétends l'attaquer, quand ses clameurs surmonteraient les éclats du tonnerre, lorsque les nuages crèvent en automne.

HORTENSIO
Son père est Baptista Minola, gentilhomme affable et courtois, et son nom Catherine Minola, fameuse dans Padoue par sa langue grondeuse.

PETRUCHIO
Oh ! je connais son père, quoique je ne la connaisse pas, elle ; et il connut beaucoup feu mon père.–Je ne dormirai pas, Hortensio, que je ne la voie ; ainsi, permettez que j'en use assez librement avec vous, pour vous quitter brusquement dans cette première entrevue, si vous ne voulez pas m'accompagner jusqu'à sa demeure.

GRUMIO
Je vous en prie, monsieur, laissez-le suivre son entreprise, tandis qu'il est en humeur. Sur ma parole, si elle le connaissait aussi bien que je le connais, elle jugerait bientôt que les criailleries feraient peu de chose sur lui ; elle pourra bien, peut-être, le traiter dix fois de coquin ou autres épithètes semblables. Eh bien ! tout cela n'est rien ; s'il s'y met une fois, il s'en moquera avec ses réponses adroites. Voulez-vous que je vous dise, monsieur : pour peu qu'elle lui résiste, il lui jettera une figure [17] sur la face, et vous la défigurera si bien qu'elle n'aura pas plus d'yeux pour y voir clair qu'un chat [18] ; vous ne le connaissez pas,

17. Un soufflet, un moule de gant.

18. A qui une lumière soudaine fait contracter excessivement la prunelle ; un chat ébloui.

monsieur.

HORTENSIO
Attendez-moi, Petruchio ; il faut que je vous accompagne ; car mon trésor est enfermé sous la clef de Baptista ; il tient entre ses mains le joyau de ma vie, sa fille cadette, la belle Bianca, et il la dérobe à mes regards et aux poursuites de plusieurs autres aspirants, qui sont mes rivaux en amour. En supposant qu'il soit impossible (à cause des défauts que je vous ai exposés) que Catherine soit jamais épousée, Baptista a résolu que jamais homme n'aurait accès auprès de Bianca, que Catherine la méchante n'eût trouvé un mari.

GRUMIO
Catherine la méchante ! c'est, pour une jeune fille, le pire de tous les titres.

HORTENSIO
Il faut maintenant que mon ami Petruchio me rende un service ; c'est de me présenter déguisé sous un costume sévère au vieux Baptista, comme un maître versé dans la musique, et en état de bien l'enseigner à Bianca, afin que, par cette ruse, je puisse au moins avoir la liberté et la commodité de lui faire ma cour, et de l'entretenir elle-même de ma tendresse, sans donner aucun ombrage.

[*Entre* GREMIO*, avec lui est* LUCENTIO *déguisé avec des livres sous le bras.*]

GRUMIO
Ce ne sont pas là des friponneries ? non !–Voyez comme, pour attraper les vieillards, les jeunes gens mettent leur tête sous un bonnet ! Maître ! maître, regardez autour de vous, qui passe là, hein ?

HORTENSIO
Silence, Grumio, c'est mon rival.–Petruchio, tenons-nous un moment à l'écart.

GRUMIO
Un joli jeune homme, et un bel amoureux.

[*Il se retire.*]

GREMIO
[*répondant à* LUCENTIO] Oh ! très-bien : j'ai bien lu la note.–Écoutez bien, monsieur ; je les veux superbement reliés : tous livres d'amour, songez-y bien, et ne lui faites aucune autre lecture. Vous m'entendez ? En outre, par-dessus les libéralités que vous fera le seigneur Baptista, j'y ajouterai encore un présent.–Prenez aussi vos papiers, et qu'ils soient bien parfumés, car celle à qui ils sont destinés est plus douce que les parfums mêmes.–Que lui lirez-vous ?

LUCENTIO
Quelque lecture que je lui fasse, je plaiderai votre cause comme pour mon patron (soyez-en bien assuré) et avec autant de chaleur que si vous-même étiez à ma place ; oui, et peut-être avec des termes plus éloquents et plus persuasifs que vous, monsieur, à moins que vous ne fussiez un savant.

GREMIO
Oh ! cette science ! ce que c'est !

GRUMIO
Oh ! cet oison, quel imbécile c'est !

PETRUCHIO
Paix, maraud.

HORTENSIO
Grumio, motus !–Dieu vous garde, seigneur Gremio.

GREMIO
Ah ! charmé de vous rencontrer, seigneur Hortensio. Savez-vous où je vais de ce pas ?–Chez Baptista Minola ! Je lui ai promis de lui chercher avec soin un maître pour la belle Bianca, et le hasard a voulu que je tombasse sur ce jeune homme ; par sa science et ses manières, il est ce qui convient à Bianca, très-instruit dans la poésie, et autres livres ; et des bons, je vous le garantis.

HORTENSIO
C'est à merveille ; et moi j'ai rencontré un honnête homme qui m'a promis de m'en procurer un autre, un charmant musicien, pour instruire notre maîtresse : ainsi je ne demeurerai pas en arrière dans ce que je dois à la belle Bianca, qui m'est si chère, à moi.

GREMIO
Oui, qui m'est si chère :–Et cela, ma conduite le prouvera.

GRUMIO
[*à part*] Et cela, ses sacs le prouveront.

HORTENSIO
Gremio, ce n'est pas ici le moment d'éventer notre amour. Écoutez-moi ; et si vous êtes honnête avec moi, je vous dirai des nouvelles assez bonnes pour tous deux. Voici un honnête homme que le hasard m'a fait rencontrer, qui, favorisé par nous dans ses goûts, entreprendra de courtiser la méchante Catherine. Oui, et même de l'épouser si sa dot lui convient.

GREMIO
Soit dit et fait ; c'est à merveille.–Hortensio, lui avez-vous révélé tous ses défauts ?

PETRUCHIO
Je sais que c'est une méchante femme qui crie et tempête sans cesse ; si c'est là tout, messieurs, je ne vois point de mal à cela.

GREMIO
Non, dites-vous, ami ?–De quel pays est ce cavalier ?

PETRUCHIO
Je suis né à Vérone, le fils du vieillard Antonio ; mon père étant mort, ma fortune commence à vivre pour moi, et j'espère voir de longs et heureux jours.

GREMIO
Oh ! monsieur, ce serait une chose bien étrange qu'une pareille vie avec une pareille femme ! Mais si vous vous sentez ce courage, allons vite à l'oeuvre, au nom de Dieu ! Vous pouvez compter sur mon secours en tout. Mais sérieusement, est-ce que vous voulez faire votre cour à ce chat sauvage ?

PETRUCHIO
Veux-je vivre ?

GRUMIO
[*à part*] S'il veut lui faire sa cour ? oui, ou elle ira au diable.

PETRUCHIO
Et pourquoi suis-je venu ici, si ce n'est dans cette résolution ? Croyez-vous que mes oreilles s'épouvantent de quelque bruit ? N'ai-je pas entendu dans ma vie des lions rugir ? N'ai-je pas vu la mer battue des vents courroucés comme un sanglier écumant et suant de rage ? N'ai-je pas entendu une batterie de canons dans la plaine, et l'artillerie des cieux tonner sous leur voûte ? N'ai-je pas, dans une bataille rangée, entendu les clameurs confuses, les coursiers hennissants, les trompettes éclatantes ? Et vous venez me parler de la langue d'une femme qui ne peut jamais faire dans l'oreille le bruit d'une châtaigne qui éclate dans la cheminée d'un fermier ? Bah, bah ! c'est aux enfants qu'il faut faire peur des fantômes.

GRUMIO
[*à part*] Oh ! il n'en craint aucun.

GREMIO
Hortensio, écoutez : ce gentilhomme est heureusement arrivé, à ce que me dit mon pressentiment, pour son avantage et pour le nôtre.

HORTENSIO
J'ai promis de l'aider de nos services et de porter une partie du fardeau de ses avances, quoi qu'il en soit.

GREMIO
Et j'y consens aussi, moi, bien volontiers, pourvu qu'il vienne à bout de l'obtenir.

GRUMIO
[*à part*] Je voudrais être aussi sûr d'un bon dîner. (Entrent Tranio, richement vêtu, et Biondello.)

TRANIO
Salut, messieurs. Si vous le permettez, dites-moi, je vous en conjure, quel est le chemin le plus court pour se rendre à la maison du seigneur Baptista Minola ?

GREMIO
Celui qui a deux filles si belles ? [*A part, à* TRANIO.] Est-ce lui que vous demandez ?

TRANIO
Lui-même.–Biondello !

GREMIO
Écoutez-moi, monsieur ; vous ne demandez pas celle...

TRANIO
Peut-être lui et elle ; que vous importe ?

PETRUCHIO
Non pas celle qui est si querelleuse, monsieur, je vous en prie, en aucune façon.

TRANIO
Je n'aime pas les querelleurs, monsieur.–Biondello, marchons.

LUCENTIO
[*à part*] Fort bien débuté, Tranio.

HORTENSIO
Monsieur, un mot avant de nous quitter.–Êtes-vous un prétendant à la fille dont vous parlez, oui ou non ?

TRANIO
Et si cela était, monsieur, vous en offenseriez-vous ?

GREMIO
Non, pourvu que sans une parole de plus vous prissiez le large.

TRANIO
Comment, monsieur ! Est-ce que les rues ne sont pas ouvertes pour moi comme pour vous ?

GREMIO
Mais non pas elle.

TRANIO
Et pour quelle raison, je vous prie ?

GREMIO
Pour la raison, si vous voulez le savoir, qu'elle est choisie par le seigneur Gremio.

HORTENSIO
Et parce qu'elle est choisie par le seigneur Hortensio.

TRANIO
Doucement, messieurs. Si vous êtes d'honnêtes gentilshommes, faites-

moi la grâce de m'écouter avec patience. Baptista est un noble citoyen à qui mon père n'est pas tout à fait inconnu, et si sa fille était plus belle qu'elle n'est, elle pourrait avoir plus d'amants encore, sans que je dusse renoncer à être du nombre. La fille de la belle Léda eut mille soupirants : la charmante Bianca peut bien en avoir un de plus, et elle l'aura aussi. Lucentio se mettra sur les rangs, quand Pâris viendrait se présenter avec l'espoir d'être seul à faire sa cour.

GREMIO
Quoi ! ce jeune homme nous fermera la bouche à tous ?

LUCENTIO
Monsieur, lâchez-lui la bride ; je sais qu'il n'ira pas bien loin.

PETRUCHIO
Hortensio, à quoi bon tant de paroles ?

HORTENSIO
[*à* TRANIO] Monsieur, permettez-moi de vous faire une question : avez-vous jamais vu la fille de Baptista ?

TRANIO
Non, monsieur ; mais j'apprends qu'il a deux filles : l'une fameuse par sa méchante langue, autant que l'autre l'est par sa modestie et sa beauté.

PETRUCHIO
Monsieur, monsieur, la première est pour moi ; mettez-la de côté.

GREMIO
Oui, laissez cette tâche au grand Hercule, et ce sera plus que ses douze travaux.

PETRUCHIO
Monsieur, écoutez et comprenez bien ce que je vais vous dire.–La plus jeune fille, à laquelle vous prétendez, est tenue par son père loin de tout accès aux demandes ; et son père ne la promettra à personne que sa soeur aînée ne soit mariée la première. Ce ne sera qu'alors que la cadette sera libre, et non avant.

TRANIO
Si cela est ainsi, monsieur, et que vous soyez l'homme qui deviez nous servir tous, et moi comme les autres, si vous rompez la glace, et que vous veniez à bout de cet exploit, que vous fassiez la conquête de l'aînée, et que vous nous ouvriez l'accès auprès de la cadette ; celui qui aura le

bonheur de la posséder ne sera pas assez mal né pour être un ingrat.

HORTENSIO
Monsieur, vous parlez à merveille, et vous avez bien compris. Puisque vous vous déclarez ici pour un des aspirants, vous devez, comme nous, servir ce cavalier à qui nous sommes tous redevables.

TRANIO
Monsieur, je ne resterai point en arrière ; et pour vous le prouver, voulez-vous que nous passions l'après-dînée ensemble, que nous vidions à la ronde des rasades à la santé de notre maîtresse, et que nous agissions comme les avocats qui combattent avec chaleur au barreau, et puis mangent et boivent en bons amis.

GREMIO
O l'excellente motion ! Amis, partons.

HORTENSIO
La motion est bonne en effet ; accédons-y.–Petruchio, je serai votre *bon venuto.*

[*Ils sortent.*]

Acte deuxième

Scène I

P
[*adoue*] Appartement dans la maison de Baptista.
[CATHERINE *et* BIANCA.]

BIANCA
Chère soeur, ne me faites pas l'injure, ne vous la faites pas à vous-même, de me réduire à l'état de servante et d'esclave ; cela révolte mon coeur. Mais pour ces vains ornements, ces bagatelles de parure, déliez-moi les mains, et vous me verrez m'en dépouiller moi-même : oui, de tout mon ajustement, jusqu'à ma jupe ; en un mot, je ferai tout ce que vous me commanderez, tant je suis pénétrée du respect que je dois à mon aînée !

CATHERINE
Je t'enjoins de me déclarer ici quel est celui de tous tes galants que tu aimes le mieux ; songe bien à ne pas dissimuler la vérité.

BIANCA
Croyez-moi, ma soeur, parmi tous les hommes qui respirent, je n'ai pas encore vu le visage qui me plairait plus que les autres.

CATHERINE
Mignonne, vous mentez : n'est-ce pas Hortensio ?

BIANCA
Si vous avez du goût pour lui, ma soeur, je jure ici que je parlerai

moi-même pour vous, et ferai tous mes efforts pour vous le procurer.

CATHERINE
Oh ! en ce cas, apparemment que vous préférez les richesses. Vous voulez avoir Gremio, afin d'être parée.

BIANCA
Est-ce pour lui que vous êtes si jalouse de moi ? Allons, c'est une plaisanterie de votre part ; et je commence à m'apercevoir que vous n'avez fait que badiner jusqu'ici. Je t'en prie, ma bonne soeur, laisse mes mains libres.

CATHERINE (E
[*lle la frappe.)*] Si ces coups sont un badinage, le reste en était un.

[BAPTISTA *survient.*]

BAPTISTA
Eh quoi ! mademoiselle, d'où vient tant d'insolence ?–Bianca, éloignez-vous.–La pauvre enfant ! elle pleure.–Va, reprends ton ouvrage : n'aie jamais affaire avec elle. Fi ! la grossière d'esprit diabolique, pourquoi la maltraites-tu, elle qui ne t'a jamais fait la moindre peine ? Quand t'a-t-elle jamais contredite par le moindre mot de reproche ?

CATHERINE
Son silence m'insulte, et je m'en vengerai. [*Elle court après* BIANCA.]

BAPTISTA
Quoi ! sous mes yeux ?–Bianca, rentre dans ta chambre.

[BIANCA *sort.*]

CATHERINE
Vous ne voulez donc pas me souffrir ? Oh ! je le vois bien, qu'elle est votre bijou, qu'elle aura un mari, que moi, il me faudra danser pieds nus au jour de ses noces, et qu'à cause de la prédilection que vous avez pour elle, il me faudra mener des singes en enfer [19]. Tenez, ne me parlez pas ; je vais aller me renfermer, et pleurer de rage, jusqu'à ce que je puisse trouver l'occasion de me venger.

[CATHERINE *sort.*]

19. Vieillir fille. Vieux proverbe.

BAPTISTA
Y eut-il jamais homme aussi affligé que moi ?–Mais qui vient là ?

[*Entrent* GREMIO, LUCENTIO *assez mal vêtu,* PETRUCHIO *avec* HORTENSIO, *déguisé en musicien,* TRANIO *et* BIONDELLO *portant des livres et un luth.*]

GREMIO
Bonjour, voisin Baptista.

BAPTISTA
Bonjour, voisin Gremio.–Dieu vous garde, messieurs.

PETRUCHIO
Salut, monsieur ; je vous prie, n'avez-vous pas une fille nommée Catherine, belle et vertueuse ?

BAPTISTA
J'ai une fille, monsieur, qui s'appelle Catherine.

GREMIO
[*à* PETRUCHIO] Vous débutez trop brusquement ; procédez par ordre.

PETRUCHIO
Vous me faites injure, seigneur Gremio ; laissez-moi parler. [*A* BAPTISTA.] Je suis un citoyen de Vérone, monsieur, qui, entendant vanter sa beauté, son esprit, son affabilité, sa pudeur et sa modestie, ses rares qualités enfin, et la douceur de son caractère, ai pris la liberté de m'introduire sans façon dans votre maison, pour voir par mes yeux la vérité de l'éloge que j'ai tant de fois entendu d'elle ; et pour prélude à mon entrée chez vous, je vous présente [*présentant Hortensia*] un homme de mes gens très-habile en musique et dans les mathématiques, capable d'instruire à fond votre fille dans les sciences, dont je sais qu'elle a déjà une teinture ; acceptez-le, je vous prie, ou vous me feriez affront : son nom est Licio ; il est de Mantoue.

BAPTISTA
Vous êtes le bienvenu, monsieur ; et lui aussi, à votre considération ; mais, pour ma fille Catherine, je sais bien une chose, c'est qu'elle n'est pas votre fait, et j'en suis bien fâché.

PETRUCHIO
Je vois que vous ne voulez pas vous séparer d'elle, ou bien que je ne

suis pas l'homme qui vous plaît.

BAPTISTA
Ne vous méprenez pas, monsieur ; je parle comme je pense.–D'où êtes-vous, monsieur ? peut-on savoir votre nom ?

PETRUCHIO
Je m'appelle Petruchio ; je suis le fils d'Antonio, un homme bien connu dans toute l'Italie.

BAPTISTA
Je le connais très-bien, et, à sa considération, vous pouvez compter sur mon accueil.

GREMIO
Sans faire tort à votre récit, Petruchio, je vous prie, permettez-nous aussi de parler, à nous qui sommes de pauvres suppliants. Baccare[20] ! vous êtes extraordinairement pressé.

PETRUCHIO
Ah ! pardon, seigneur Gremio, je serais bien aise d'achever.

GREMIO
Je n'en doute pas, monsieur, mais vous maudirez votre demande.–[*A* BAPTISTA.] Voisin, ce présent de monsieur vous sera fort agréable, j'en suis sûr ; pour vous montrer la même affection, moi qui vous ai plus d'obligations qu'aucun autre, je vous présente ce jeune savant qui a étudié longtemps à Reims [*lui présentant* LUCENTIO] ; il est aussi versé dans le grec, le latin et les autres langues, que l'autre peut l'être dans la musique et les mathématiques ; son nom est Cambio : je vous prie, agréez ses services.

BAPTISTA
Mille remerciements, seigneur Gremio ; vous êtes le bienvenu, bon Cambio.–[*A* TRANIO.] Mais vous, mon aimable seigneur, vous m'avez l'air d'un étranger : serait-il indiscret de vous demander ce qui vous amène dans notre ville ?

TRANIO
Daignez m'excuser, monsieur ; c'est moi qui ai l'indiscrétion, étant étranger dans cette ville, de me présenter comme un adorateur de votre fille, la belle et vertueuse Bianca ; et je n'ignore pas la ferme résolution

20. Baccare, veut dire proverbialement en arrière !

que vous avez prise de pourvoir sa soeur la première. Toute la grâce que je vous demande, c'est qu'après avoir appris quelle est ma famille, vous daigniez me souffrir parmi les rivaux qui la recherchent, et me permettre l'accès et la faveur que vous accordez à tous les autres. Et, pour l'éducation de vos filles, j'ose vous offrir ce simple instrument, et cette petite collection de livres grecs et latins : si vous voulez bien les accepter, ils deviendront d'un grand prix [21].

BAPTISTA
Lucentio est votre nom ? De quel pays, je vous prie ?

TRANIO
De Pise, monsieur ; je suis le fils de Vincentio.

BAPTISTA
Un homme considérable de Pise ! je le connais très-bien de réputation. Vous êtes le bienvenu, monsieur. [*A* HORTENSIO.] Prenez le luth, [*A* LUCENTIO] et vous, ce paquet de livres : vous allez voir vos élèves dans l'instant. [*Il appelle.*] Holà, quelqu'un !

[*Paraît un domestique.*]

Allons, drôle, conduis ces messieurs à mes filles, et dis-leur à toutes deux que ce sont leurs maîtres ; recommande-leur de les bien traiter.

[LE DOMESTIQUE *sort, conduisant* HORTENSIO, LUCENTIO *et* BIONDELLO.]

Nous allons faire un tour de promenade dans le verger, et ensuite nous irons dîner.... Vous êtes les bienvenus.... de tout mon coeur... et je vous prie tous d'en être bien persuadés.

PETRUCHIO
Seigneur Baptista, mon affaire exige de la célérité, et je ne puis venir tous les jours faire ma cour. Vous avez bien connu mon père, et en lui vous me connaissez, moi son fils, qu'il a laissé seul héritier de toutes ses terres et de tous ses biens, que j'ai plutôt améliorés que diminués ; ainsi, dites-moi, si je gagne l'amour de votre fille, quelle dot me donnerez-vous avec elle ?

21. On sait que du temps d'Élisabeth les femmes apprenaient les langues mortes, et la reine était elle-même versée dans les études classiques.

BAPTISTA
Après ma mort, la moitié de mes terres, et dès à présent, vingt mille écus.

PETRUCHIO
Et moi, en retour de cette dot, je lui assurerai pour douaire, dans le cas où elle me survivrait, toutes mes terres et rentes quelconques. Ainsi, dressons entre nous ces articles, afin qu'on remplisse des deux parts ces engagements.

BAPTISTA
Oui, quand le point principal sera obtenu, c'est-à-dire l'amour de ma fille : car tout dépend de là.

PETRUCHIO
Bon ! cela n'est rien, car je vous annonce, mon père, que je suis aussi entêté qu'elle est fière et hautaine : et lorsque deux feux violents viennent à se rencontrer, ils consument l'objet qui nourrit leur furie. Bien qu'un petit feu grandisse au souffle d'un petit vent, de violentes bouffées emportent feu et flamme : c'est ce que je ferai, et il faudra bien qu'elle me cède, car je suis rude, et je ne fais pas ma cour comme un enfant.

BAPTISTA
Puisses-tu réussir auprès d'elle ! Bonne chance ! mais sois armé contre quelques mots malheureux.

PETRUCHIO
Je suis à l'épreuve, comme les montagnes contre les vents qui ne peuvent les ébranler malgré leur souffle continuel.

[HORTENSIO *paraît avec une contusion sanglante à la tête.*]

BAPTISTA
Quoi donc, mon ami ? Pourquoi as-tu l'air si pâle ?

HORTENSIO
C'est de peur, je vous le promets, si j'ai l'air pâle.

BAPTISTA
Eh bien ! ma fille deviendra-t-elle bonne musicienne ?

HORTENSIO
Je crois qu'elle sera plus tôt un bon soldat : le fer pourra résister avec

elle, mais non pas les luths.

BAPTISTA
Vous ne pouvez donc pas la rompre au luth ?

HORTENSIO
Non, c'est elle qui a rompu le luth sur moi ; je n'ai fait que lui dire qu'elle se méprenait sur les touches, et prendre sa main pour lui montrer à placer ses doigts, lorsque dans un transport d'emportement diabolique : «Quoi ! s'est-elle écriée, vous appelez cela les touches ? Oh ! je vais bien les trouver, moi, les touches ;» et, à ces mots, elle m'a frappé à la tête, si bien que ma caboche a passé à travers l'instrument ; je suis resté étourdi et confondu comme un homme attaché au pilori, regardant à travers le luth, pendant qu'elle m'appelait coquin de ménétrier, mauvais racleur, avec cent autres épithètes injurieuses, comme si elle eût pris à tâche de m'insulter ainsi.

PETRUCHIO
Ma foi, par l'univers, c'est une robuste fille ; je l'en aime dix fois mieux que je ne faisais. Oh ! que j'aspire à avoir un petit entretien avec elle !

BAPTISTA
[*à* HORTENSIO] Allons, venez avec moi et ne soyez pas si déconfit. Venez continuer vos leçons à ma seconde fille ; elle a des dispositions pour apprendre, et elle est reconnaissante du bien qu'on lui fait.–Seigneur Petruchio, voulez-vous nous suivre ? ou vous enverrai-je ici ma fille Catherine vous parler ?

PETRUCHIO
Oui, envoyez-la moi, je vous prie : je vais l'attendre ici

[BAPTISTA *sort avec* GREMIO, TRANIO *et* HORTENSIO]

, et je vais lui faire ma cour avec quelque entrain quand elle viendra. Mettons qu'elle m'injurie, je lui dirai tout simplement que son chant est aussi doux que la voix du rossignol. Mettons qu'elle fronce le sourcil, je lui dirai qu'elle est aussi riante, aussi sereine que la rose du matin rafraîchie par la rosée nouvelle. Mettons qu'elle affecte de rester muette, et s'obstine à ne pas ouvrir la bouche, je vanterai la volubilité de son éloquence persuasive. Si elle me dit de déloger de sa présence, je lui rendrai mille grâces, comme si elle me priait de rester auprès d'elle pendant une semaine. Si elle me refuse de m'épouser, je la supplierai de fixer le jour où je ferai publier les bans, et celui de notre mariage.

Mais la voici. Allons, Petruchio, parle.

[*Entre* CATHERINE.]

Bonjour, Cateau ; car c'est votre nom, m'a-t-on dit ?

CATHERINE
Vous avez assez bien entendu, mais pourtant pas tout à fait juste : ceux qui parlent de moi me nomment Catherine.

PETRUCHIO
Vous en avez menti, sur ma parole, car on vous appelle Cateau tout court, et la gentille Cateau, et quelquefois aussi la maudite Cateau ; mais Cateau, la plus jolie Cateau de toute la chrétienté, Cateau de Château-Cateau, ma friande Cateau, car les gâteaux [22] sont des friandises, Cateau, apprends donc, Cateau, toi ma consolation,–apprends qu'ayant entendu, dans toutes les villes, vanter ta douceur, parler de tes vertus et célébrer ta beauté (bien moins que tu ne le mérites cependant), je me suis senti mu à venir te faire la cour et demander ta main.

CATHERINE
Mu ! Fort à propos.–Que celui qui vous a mu vous remue et vous emporte. J'ai bien vu tout d'abord à votre air que vous étiez un meuble [23].

PETRUCHIO
Qu'est-ce que c'est qu'un meuble ?

CATHERINE
C'est un escabeau [24].

PETRUCHIO
Vous avez deviné juste : venez donc vous asseoir sur moi.

CATHERINE
Les ânes sont faits pour porter, et vous aussi.

PETRUCHIO
Les femmes sont faites pour porter et vous aussi.

22. Kate, Cateau, et cates, friandises.
23. Mov'd, remove, moveable
24. Joint-Stool. Expression proverbiale dont le sel est perdu pour nous.

CATHERINE
Pas assez rosse pour vous, au moins, si c'est de moi que vous parlez.

PETRUCHIO
Hélas ! bonne Cateau, je ne vous chargerais pas beaucoup ; je sais trop que vous êtes jeune et légère.

CATHERINE
Trop légère pour être attrapée par un rustre comme vous, et cependant je pèse mon poids.

PETRUCHIO
Votre poids ! votre bourdonnement, buzz !

CATHERINE
Vous voilà pris comme un busard.

PETRUCHIO
O tourterelle aux lentes ailes ! un busard te prendra donc ?

CATHERINE
Oui, pour une tourterelle, comme il prend un busard.

PETRUCHIO
Allons, allons ; guêpe : oh ! par ma foi, vous êtes trop colère.

CATHERINE
Si je tiens de la guêpe, défiez-vous donc de mon aiguillon.

PETRUCHIO
J'y sais un remède : c'est de l'arracher.

CATHERINE
Oui, si le sot peut trouver la place où il est.

PETRUCHIO
Qui ne sait où la guêpe a son aiguillon ? Au bout de sa queue.

CATHERINE
Au bout de sa langue.

PETRUCHIO
La langue de qui ?

CATHERINE
La vôtre, si vous parlez de queues ; et là-dessus, adieu. [*Elle va pour s'éloigner.*]

PETRUCHIO
Quoi ! ma langue à votre queue ?–Allons, revenez, bonne Cateau, je suis gentilhomme.

CATHERINE
[*revenant*] C'est ce que je vais voir. [*Elle lui donne un soufflet.*]

PETRUCHIO
Je vous jure que je vous donnerai une taloche si vous frappez encore.

CATHERINE
Vous pourriez y perdre vos bras : si vous me frappez, vous n'êtes point gentilhomme, et si vous n'êtes pas gentilhomme, vous n'avez pas d'armes [25].

PETRUCHIO
Vraiment, Cateau, vous êtes savante en l'art héraldique. Oh ! je vous prie, mettez-moi dans vos livres de blason.

CATHERINE
Quel est votre cimier ? une crête de coq ?

PETRUCHIO
Un coq sans crête ; et alors, Cateau sera ma poule.

CATHERINE
Vous ne serez point mon coq ; vous chantez trop sur le ton d'un poltron.

PETRUCHIO
Allons, Cateau, allons, n'ayez pas l'air si aigre.

CATHERINE
C'est mon habitude quand je vois un sauvageon.

PETRUCHIO
Allons, il n'y a point ici de pomme sauvage ; ainsi, point de regard si aigre.

25. Arms. Bras et armes.

CATHERINE
Oh ! il y en a, il y en a.

PETRUCHIO
Allons, montrez-la moi.

CATHERINE
Si j'avais un miroir, je vous le ferais voir.

PETRUCHIO
Quoi ! voulez-vous parler de mon visage ?

CATHERINE
Oui, cela s'adresse au visage de certain jeune homme.

PETRUCHIO
Par saint George, je suis trop jeune pour vous.

CATHERINE
Et cependant, vous êtes bien flétri.

PETRUCHIO
Ce sont les *soucis*.

CATHERINE
Je ne m'en *soucie* guère, moi.

PETRUCHIO
Écoutez, Catherine, vous ne m'échapperez point ainsi.

CATHERINE
Je vous mettrai en colère, si je reste davantage, ainsi laissez-moi partir.

PETRUCHIO
Non, non, pas du tout. Je vous trouve excessivement aimable. On m'avait dit que vous étiez revêche, taciturne et sombre, et je vois à présent que la renommée est une menteuse, car vous êtes agréable, enjouée, on ne peut pas plus polie, lente à parler, mais douce dans vos paroles, comme les fleurs du printemps ; vous ne pouvez pas seulement froncer le sourcil, ni regarder de travers, ni vous mordre les lèvres, comme font les filles colères, et vous n'avez aucun plaisir à contredire mal à propos ; mais vous accueillez avec douceur vos amants, et vous les entretenez de doux propos, avec une politesse et une affabilité rares. Pourquoi le monde dit-il que Cateau est boiteuse ? O monde calomnia-

teur Cateau est droite et élancée comme une tige de noisetier ; elle est d'une nuance aussi brune que l'écorce de ses noix, et plus douce que ses amandes. Oh ! que je vous voie marcher.–Vous ne boitez point.

CATHERINE
Allez, sot, allez donner des ordres à ceux qui dépendent de vous.

PETRUCHIO
Jamais Diane a-t-elle embelli un bocage comme Cateau embellit cet appartement de son port majestueux ? Ah ! soyez Diane, vous, et que Diane devienne Cateau ; et qu'alors Cateau soit chaste, et Diane folâtre.

CATHERINE
Où avez-vous étudié tout ce beau discours ?

PETRUCHIO
C'est un impromptu, formé de l'esprit de ma mère.

CATHERINE
Une mère vraiment spirituelle ! sans elle son fils n'aurait pas le sens commun.

PETRUCHIO
Ne suis-je pas plein de sens ?

CATHERINE
Oui ; tenez-vous chaudement.

PETRUCHIO
Vraiment, douce Catherine, c'est bien mon intention, dans votre lit. Et, en conséquence, laissant là tout ce vain babil, je vous déclare tout uniment que votre père a donné son consentement à ce que vous soyez ma femme : votre dot est un article arrêté, et bon gré mal gré, je vous épouserai. Oh ! Cateau, je suis le mari qu'il vous faut ; car, par cette lumière par laquelle je vois votre beauté (votre beauté qui fait que vous me plaisez beaucoup), je jure que vous ne devez être mariée à aucun autre homme qu'à moi, car je suis l'homme né exprès, Cateau, pour vous apprivoiser et vous convertir de Cateau sauvage en Cateau douce et aimable, comme les autres Cateaux qui font bon ménage. Voici votre père ; n'allez pas me refuser ; je veux avoir, et j'aurai Catherine pour ma femme.

[*Entrent* BAPTISTA, GREMIO ET TRANIO.]

BAPTISTA
Eh bien ! seigneur Petruchio, comment vont vos affaires avec ma fille ?

PETRUCHIO
Comment ? fort bien, monsieur. Comment voulez-vous qu'elles n'aillent pas bien ? Il est impossible que je ne réussisse pas.

BAPTISTA
Eh bien ! qu'en dites-vous, ma fille Catherine ? Êtes-vous dans un de vos mauvais moments ?

CATHERINE
Vous m'appelez votre fille ? en effet, vous m'avez donné vraiment une belle preuve de tendresse paternelle, en voulant me marier à un homme à demi-fou, à un vaurien sans cervelle, à un impertinent qui ne fait que jurer, et qui s'imagine vous déconcerter avec ses jurements.

PETRUCHIO
Beau-père, voici ce que c'est :–Vous, et tout le monde qui avez parlé d'elle, vous vous êtes trompés sur son compte : si elle est bourrue, c'est par politique : car elle n'est point hardie ; elle est modeste comme une colombe ; elle n'est point violente, mais calme comme le matin ; elle serait, en patience, une seconde Griselidis et une Lucrèce romaine en chasteté ; et, pour conclure, nous nous sommes si bien convenus, que dimanche est le jour de nos noces.

CATHERINE
Je te verrai d'abord pendre dimanche.

GREMIO
Entendez-vous, Petruchio ? elle dit qu'elle vous verra d'abord pendre.

TRANIO
Est-ce là votre succès ? Allons, je vois bien qu'il faut dire adieu à nos propres espérances.

PETRUCHIO
Un peu de patience, messieurs ; je la choisis pour moi ; si elle en est contente et moi aussi, que vous importe à vous ? C'est un marché fait entre nous deux, lorsque nous étions tête à tête, qu'elle fera toujours la méchante en compagnie. Je vous dis que cela est incroyable, à quel excès elle m'aime. O la tendre Cateau ! elle se suspendait à mon cou, et puis elle me donnait baisers sur baisers, protestant, avec force serments,

qu'en un clin d'oeil elle s'était prise d'amour pour moi : oh ! vous n'êtes que des novices. C'est une merveille de voir comment un pauvre diable, timide, craintif, peut, dans le tête-à-tête, apprivoiser la femme la plus diablesse.–Donnez-moi votre main, Catherine ; je vais aller à Venise pour faire les emplettes des noces.–Beau-père, préparez la fête, et invitez les convives ; je réponds que ma Catherine sera belle.

BAPTISTA
Je ne sais que dire : mais donnez-moi tous deux la main. Dieu vous rende heureux, Petruchio ! C'est un mariage conclu.

GREMIO ET TRANIO
Nous disons *amen* ; nous serons les témoins.

PETRUCHIO
Adieu, beau-père,–adieu, ma femme,–adieu, messieurs ; je vais à Venise : dimanche sera bientôt venu. Nous aurons des anneaux et des bijoux, et une riche parure : et embrasse-moi, Cateau ; nous serons mariés dimanche.

[PETRUCHIO *et* CATHERINE *sortent par des côtés opposés.*]

GREMIO
A-t-on jamais vu un mariage conclu si rapidement ?

BAPTISTA
D'honneur, messieurs, je fais ici le rôle d'un marchand, et j'aventure à tout hasard mon bien sur une entreprise désespérée.

TRANIO
C'était une denrée qui se gâtait près de vous, et qui vous rapportera du gain, ou qui périra sur les mers.

BAPTISTA
Tout le gain que je cherche, c'est la paix en cette affaire.

GREMIO
Oh ! sûrement : il s'est là donné une conquête fort pacifique.–Mais à présent, Baptista, parlons de votre cadette.–Le voici enfin venu le jour après lequel nous avons tant soupiré : je suis votre voisin, et je suis le premier en date.

TRANIO
Et moi, je suis un amant qui aime plus Bianca que les paroles ne peuvent l'exprimer, ou vos pensées le concevoir.

GREMIO
Allons, marmot, vous ne pouvez l'aimer aussi tendrement que moi.

TRANIO
Allons, barbon, votre amour est glacé.

GREMIO
Et le vôtre se frit : allons, gamin, retirez-vous ; c'est la vieillesse qui nourrit.

TRANIO
Mais c'est la jeunesse qui fleurit aux yeux des belles.

BAPTISTA
Apaisez-vous, messieurs, je concilierai cette dispute : ce sont les actions qui doivent gagner le prix ; et celui des deux qui peut assurer à ma fille le plus riche douaire aura la tendresse de Bianca.–Parlez, seigneur Gremio, quels avantages lui assurez-vous ?

GREMIO
D'abord, comme vous le savez très-bien, ma maison de ville est richement fournie de vaisselle d'or et d'argent, de bassins et d'aiguières pour laver ses délicieuses mains. Mes tentures sont des tapisseries de Tyr ; j'ai logé mes écus dans des coffres d'ivoire : des caisses de cyprès renferment mes tentures de haute lice, mes courtes-pointes : de riches parures, des tapis, des canapés, de belles toiles, des coussins de Turquie en bosses de perles, des draperies de Venise brochées en or, force ustensiles d'étain [26] et de cuivre, et généralement tous les meubles qui peuvent appartenir à une maison et au ménage. Ensuite, à ma ferme de campagne, j'ai cent vaches à lait, cent vingt boeufs gras dans mes étables, et tout le reste à proportion. Je suis âgé, il faut que je l'avoue, et si je meurs demain, tous ces biens sont à elle, si pendant ma vie elle veut être seulement à moi.

TRANIO
Ce seulement est venu à propos. [*A* BAPTISTA.] Monsieur, écoutez-moi : je suis l'unique fils et héritier de mon père ; si je peux obtenir votre fille pour mon épouse, je lui laisserai, dans l'enceinte de l'opulente

26. L'étain n'était pas aussi commun que de nos jours.

Pise, des maisons trois ou quatre fois aussi belles, aussi bien meublées qu'aucune de celles que possède dans Padoue le vieux seigneur Gremio ; en outre, deux mille ducats de revenu par année sur une terre fertile ; tous ces avantages formeront son douaire. Eh bien ! seigneur Gremio, vous ai-je pincé ?

GREMIO
Deux mille ducats de revenu en terre ! Ma terre tout entière ne monte pas à cette somme ; mais ma terre sera à elle, et en outre un vaisseau, qui maintenant vogue sur la route de Marseille. Eh bien, le vaisseau ne vous coupe-t-il pas la parole ?

TRANIO
Gremio, tout le monde sait que mon père n'a pas moins de trois vaisseaux à lui, outre deux vastes galiotes, et douze belles galères ; je lui en ferai don, et deux fois autant encore, après votre dernière offre.

GREMIO
Moi, j'ai tout offert ; je n'ai plus rien à offrir, et elle ne peut avoir plus que je n'ai moi-même.–[*A* BAPTISTA.] Si vous m'agréez, elle m'aura avec tout mon bien.

TRANIO
Cela étant, la jeune personne est à moi, par l'univers ! D'après votre promesse, je dame le pion à Gremio.

BAPTISTA
Je dois convenir que votre offre est la plus forte ; et si votre père veut lui en cautionner l'assurance, elle est à vous : autrement, vous voudrez bien m'excuser ; car si vous mouriez avant elle, où serait son douaire ?

TRANIO
C'est une mauvaise chicane : mon père est vieux, et moi je suis jeune.

GREMIO
Et les jeunes gens ne peuvent-ils pas mourir aussi bien que les vieux ?

BAPTISTA
Enfin, messieurs, voici ma dernière résolution.–Dimanche prochain, vous le savez, ma fille Catherine doit être mariée : eh bien, le dimanche suivant, Bianca vous épousera, si vous me donnez cette caution : sinon, elle est au seigneur Gremio ; et sur ce, je prends congé de vous, et vous fais mes remerciements à tous les deux.

[BAPTISTA *sort.*]

GREMIO
Adieu, bon voisin.–[*A* TRANIO.] Maintenant je n'ai pas peur de vous : allons donc, jeune badin, votre père serait un fou de vous abandonner tout son bien, et d'aller, dans le déclin de ses vieux ans, se faire votre pensionnaire. Bah ! quelles sornettes ! un vieux renard italien ne sera pas si complaisant, mon enfant.

[GREMIO *sort.*]

TRANIO
Le diable emporte ta vieille peau de renard ! Cependant je lui ai riposté avec une carte de dix.–Je me suis mis dans la tête de faire le bonheur de mon maître.–Je ne vois pas de raison pourquoi le supposé Lucentio ne pourrait pas s'engendrer un père qui serait un supposé Vincentio ;–ce sera un prodige, car ordinairement ce sont les pères qui engendrent leurs enfants ; mais dans cette intrigue d'amour, c'est un fils qui s'engendrera un père, si mon adresse me sert heureusement.

[*Il sort.*]

Acte troisième

Scène I

[*Appartement de la maison de* BAPTISTA.]

[LUCENTIO, HORTENSIO, BIANCA.]

LUCENTIO
Monsieur le musicien, arrêtez ; vous allez trop vite, monsieur : avez-vous sitôt oublié la manière dont sa soeur Catherine vous a accueilli ?

HORTENSIO
- Mais, pédant querelleur, c'est ici la déesse tutélaire de la céleste harmonie ; ainsi, permettez-moi d'avoir la préférence ; et lorsque nous aurons employé une heure à la musique, vous pourrez en consacrer une autre à me faire la leçon.

LUCENTIO
Ane ridicule, qui n'as pas seulement assez lu pour connaître la cause qui a fait ordonner la musique ! N'est-ce pas pour rafraîchir l'esprit de l'homme, fatigué de ses études ou des peines de la vie ? Laisse-moi donc donner ma leçon de philosophie, et lorsque je m'arrêterai, sers alors ton harmonie.

HORTENSIO
Drôle, je n'endurerai pas ces bravades de ta part.

BIANCA
Allons, messieurs, vous me faites une double injure de vous quereller pour une chose qui doit dépendre de mon choix ; je ne suis pas un écolier sujet à la correction ; je ne suis pas enchaînée aux heures, ni à des temps marqués ; je puis prendre mes leçons aux heures qu'il me plaît ; et pour terminer tout débat, asseyez-vous ici tous les deux. Vous, prenez votre instrument, commencez à jouer : la leçon de monsieur sera finie, avant que vous vous soyez mis d'accord.

HORTENSIO
[*à* BIANCA] Vous abandonnerez sa leçon quand mon instrument sera d'accord.

[HORTENSIO *se retire.*]

LUCENTIO
C'est ce qui n'arrivera jamais.–Accordez toujours votre instrument.

BIANCA
Où en sommes-nous restés la dernière fois ?

LUCENTIO
Ici, madame ?
Hac ibat Simoïs ; hic est Sigeïa tellus ;
Hic steterat Priam regia celsa senis [27].

BIANCA
Faites la construction.

LUCENTIO
Hac ibat, comme je vous l'ai déjà dit.–Simoïs, je suis Lucentio.–*Hic est*, fils de Vincentio de Pise.–*Sigeïa tellus*, déguisé pour obtenir votre amour.–*Hic steterat*, et ce Lucentio qui vient vous rechercher en mariage.–*Priami*, est mon domestique Tranio.–*Regia*, vêtu de mes habits.–*Celsa senis*, afin de pouvoir tromper le vieux Pantalon.

HORTENSIO
[*se rapprochant*] Madame, mon instrument est d'accord.

27. Là coulait le Simoïs ; ici est la terre de Sigée ; plus loin le superbe palais du vieux Priam.

BIANCA
Voyons, jouez.–[HORTENSIO *joue.*] Oh ! fi ; le dessus est horriblement faux.

LUCENTIO
Ami, crachez dans le trou, et accordez-le de nouveau.

BIANCA
Laissez-moi voir à mon tour si je peux faire la construction. *Hac ibat Simoïs*, je ne vous connais pas.–*Hic est Sigeïa tellus*, je ne me fie point à vous.–*Hic steterat Priami*, prenez garde qu'il ne vous entende.–*Regia*, ne présumez pas trop.–*Celsa senis*, et ne désespérez pas non plus.

HORTENSIO
Madame, il est d'accord à présent.

LUCENTIO
Oui, sauf dans le bas.

HORTENSIO
Le *bas* est bien.–[*A demi-voix.*] C'est ce *bas* filou qui détonne ici. Comme notre pédant est enflammé et entreprenant ! Sur ma vie ! il fait sa cour à l'objet de mon amour.–*Pedascule*[28], va, je vais te veiller de plus près.

BIANCA
Plus tard, je vous croirai peut-être, mais pour le moment je me méfie de vous.

LUCENTIO
N'ayez nulle défiance ; car certainement... Æacides était Ajax : on l'appelait ainsi du nom de son grand-père.

BIANCA
Il faut bien que je m'en rapporte à mon maître : sans cela je vous promets que j'argumenterais encore sur ce doute ; mais laissons cela.–Allons, Licio, à vous.–Bons maîtres, ne le prenez pas en mauvaise part, je vous prie, si j'ai ainsi badiné avec vous.

HORTENSIO
Vous pourriez aller faire un tour, et me laisser libre un moment ; je ne donne point de leçon de musique à trois parties.

28. Petit pédant, diminutif latin inventé par Shakspeare.

LUCENTIO
Êtes-vous si prompt à vous formaliser, monsieur ? [*A part.*] Eh bien ! moi, il faut que je reste et que je veille ; car si je ne m'abuse, notre beau musicien devient amoureux.

HORTENSIO
Madame, avant de toucher l'instrument pour apprendre l'ordre dans lequel je place mes doigts, il faut que je commence par les premiers éléments de l'art. Je veux vous montrer la gamme par une méthode plus courte, plus agréable, plus efficace et plus rapide que celle adoptée jusqu'ici par les gens de ma profession ; et la voici lisiblement tracée sur ce papier.

BIANCA
Mais il y a longtemps que j'ai passé la gamme.

HORTENSIO
N'importe, lisez celle d'Hortensio.

BIANCA
[*lit*] *Gamme*. Je suis la base fondamentale de tous les accords. *A. ré*, pour déclarer la passion d'Hortensio. *B. mi*, Bianca, acceptez-le pour votre époux. *C. fa, ut* ; il vous aime avec toute l'affection du monde. *D. sol, ré*, sur une clef j'ai deux notes. *E. la, mi*, montrez-moi de la pitié ou je meurs.–Est-ce que vous appelez cela la gamme ? Bah ! elle ne me plaît pas ; j'aime mieux les anciennes méthodes ; je ne suis pas assez délicate pour changer les vieilles règles contre les inventions bizarres.

[*Un domestique entre.*]

LE DOMESTIQUE
Ma maîtresse, votre père vous prie de quitter vos livres, et d'aider à arranger l'appartement de votre soeur : vous savez que c'est demain le jour de ses noces.

BIANCA
Adieu, chers maîtres ; il faut que je vous quitte.

[*Elle sort.*]

LUCENTIO
Vraiment, mademoiselle, si vous vous en allez, je n'ai nulle raison de rester.

[*Il sort.*]

HORTENSIO
Moi, j'en ai d'observer un peu ce pédant ; il me semble que tout dans ses yeux annonce qu'il est amoureux.–Mais Bianca, si tes pensées sont assez basses pour jeter tes yeux errants sur le premier aventurier qui se présente, te prenne qui voudra : si une fois je te trouve volage, Hortensio en sera quitte avec toi pour changer.

[*Il sort.*]

Scène II

[*Devant la maison de* BAPTISTA.]

[BAPTISTA, GREMIO, TRANIO, CATHERINE, LUCENTIO, BIANCA *et sa suite.*]

BAPTISTA
[*à* TRANIO] Seigneur Lucentio, voici le jour marqué où Catherine et Petruchio doivent se marier ; et cependant nous n'avons point de nouvelles de notre gendre : qu'en penser ? Quelle insulte que le fiancé manque à sa parole, lorsque le prêtre attend pour accomplir les rites du mariage ? Que dit Lucentio de cet affront qui nous est fait ?

CATHERINE
L'affront n'est que pour moi. Il faut aussi qu'on me force à donner ma main, contre l'inclination de mon coeur, à un écervelé brutal, plein de caprices, qui, après avoir hâté sa déclaration, se propose d'épouser à loisir ! Je vous l'avais bien dit, que c'était un fou, un enragé, qui cachait, sous une apparence de brusquerie, ses insultes amères ; afin de passer pour un plaisant, il courtisera mille femmes, fixera le jour du mariage, assemblera ses amis, les invitera, fera même publier les bans, bien résolu de ne pas épouser là où il a fait sa cour. Il faudra donc maintenant que le monde montre au doigt la malheureuse Catherine, et dise : « *Tenez, voilà l'épouse de ce fou de Petruchio, quand il lui plaira de revenir l'épouser.* »

TRANIO
Patience, bonne Catherine, et vous aussi, Baptista. Sur ma vie, Petruchio n'a que de bonnes intentions, quel que soit le hasard qui l'empêche d'être exact à sa parole : tout rude qu'il est, je le connais pour un homme sensé ; et quoique jovial, il n'en est pas moins honnête.

CATHERINE
Plût au ciel que Catherine ne l'eût jamais vu !

[*Elle sort en pleurant, suivie de* BIANCA *et autres.*]

BAPTISTA
Va, ma fille, je ne puis blâmer tes larmes ; car la patience d'un saint ne tiendrait pas à cette insulte ; encore moins une femme de ton humeur impatiente.

[*Entre* BIONDELLO.]

BIONDELLO
Mon maître, mon maître, des nouvelles, de vieilles nouvelles, et telles que vous n'en avez jamais entendu de pareilles.

BAPTISTA
Que dis-tu, vieilles et nouvelles à la fois ! Comment cela se peut-il ?

BIONDELLO
Quoi ! ne sont-ce pas des nouvelles, que de vous apprendre l'arrivée de Petruchio ?

BAPTISTA
Est-il arrivé ?

BIONDELLO
Et vraiment non, monsieur.

BAPTISTA
Quoi donc ?

BIONDELLO
Mais il arrive.

BAPTISTA
Quand sera-t-il ici ?

BIONDELLO
Quand il sera à la place où je suis, et qu'il vous verra, comme je vous vois.

TRANIO
Mais voyons, qu'entends-tu par tes vieilles nouvelles ?

BIONDELLO
Eh bien ! Petruchio arrive avec un chapeau neuf, un vieux justaucorps, un haut-de-chausses retourné pour la troisième fois : une paire de bottes qui ont longtemps servi d'étui aux bouts de chandelles, l'une bouclée, l'autre lacée ; une vieille épée rouillée, prise dans l'arsenal de la ville, dont la garde est rompue, sans fourreau ; un cheval déhanché avec une selle rongée des mites, et des étriers qui ne s'accordent pas ; le cheval qui est infecté de la morve, et efflanqué des reins comme un rat, affligé d'un lampas au palais, atteint du farcin, rempli d'écorchures, empêtré d'épervins, rayé de jaunisse, avec des avives incurables, tout à fait pelé par les vertigos, rongé par les tranchées, tout contrefait, les épaules déboîtées, les jambes serrées à se couper, avec une bride qui n'a qu'une guide, et une têtière de peau de mouton, et qui, pour le tenir de court, afin de l'empêcher de broncher, a été cent fois rompue et raccommodée avec des noeuds ; une sangle en six morceaux, et une croupière de velours pour femme, marquée de deux lettres de son nom, bien garnie de clous, et rapiécée en mille endroits avec de la ficelle.

BAPTISTA
Qui vient avec lui ?

BIONDELLO
Oh ! monsieur, son laquais, qui, ma foi, est caparaçonné comme son cheval, avec un bas de fil à une jambe, et un bas de grosse laine à l'autre, une jarretière de lisière rouge et bleue, un vieux feutre, avec *les humeurs de quarante fantaisies*[29] attachées au lieu de plumet. Enfin un monstre, un vrai monstre dans son accoutrement, et n'ayant rien du valet d'un chrétien, du laquais d'un gentilhomme.

TRANIO
Ce sera quelque idée bizarre qui l'aura porté à s'accoutrer de cette manière.–Cependant il va souvent fort mesquinement vêtu.

29. Titre d'une ballade.

BAPTISTA
Je suis toujours bien aise qu'il soit venu, de quelque façon qu'il vienne.

BIONDELLO
Quoi ! monsieur, il ne vient pas.

BAPTISTA
N'as-tu pas dit qu'il venait ?

BIONDELLO
Qui ? que Petruchio venait ?

BAPTISTA
Oui, que Petruchio venait.

BIONDELLO
Non, monsieur : je dis que son cheval l'apporte sur son dos.

BAPTISTA
Bah ! c'est tout un.

BIONDELLO
Non par saint Jacques : je vous gagerai un sou, qu'un homme et un cheval font plus qu'un, et cependant ne font pas deux.

[*Entrent* PETRUCHIO *et* GRUMIO.]

PETRUCHIO
Allons, où sont ces messieurs ? qui est ici au logis ?

BAPTISTA
Vous êtes le bienvenu, monsieur.

PETRUCHIO
Et cependant, je ne viens pas bien.

BAPTISTA
Vous ne boitez pourtant pas.

TRANIO
Vous n'êtes pas aussi bien paré que je le souhaiterais.

PETRUCHIO
Il valait bien mieux me hâter d'arriver.–Mais où est Catherine ? où est mon aimable fiancée ? Comment se porte mon père ?–Quoi, messieurs,

vous me paraissez sombres : et pourquoi toute cette honnête compagnie me regarde-t-elle d'un air surpris comme si elle voyait quelque prodige étonnant, quelque comète, quelque phénomène extraordinaire ?

BAPTISTA
Mais, monsieur, vous savez que c'est aujourd'hui le jour de votre mariage : nous étions tristes d'abord, dans la crainte que vous ne vinssiez pas ; mais nous le sommes encore plus maintenant, de vous voir venir si mal préparé. Allons donc ; ôtez cet accoutrement qui déshonore votre fortune et qui attriste notre fête solennelle.

TRANIO
Et dites-nous quel sujet important vous a tenu si longtemps éloigné de votre future, et vous a fait venir ici si différent de vous-même ?

PETRUCHIO
L'histoire en serait ennuyeuse à raconter, et fâcheuse à entendre. Il suffit que me voilà venu pour tenir ma parole, quoique j'aie été forcé de manquer, en quelque partie, à ma promesse. Dans un moment où j'aurai plus de loisir, je vous donnerai du tout de si bonnes raisons qu'elles vous satisferont.–Mais où est donc Catherine ? Je reste trop longtemps loin d'elle : la matinée se passe : nous devrions déjà être à l'église.

TRANIO
Ne vous offrez pas à votre fiancée dans ces vêtements ridicules : montez dans ma chambre et mettez un de mes habits.

PETRUCHIO
Non vraiment, je vous le garantis : voilà comme je lui ferai visite.

BAPTISTA
Mais j'espère du moins que ce ne sera pas dans ce costume que vous vous marierez.

PETRUCHIO
D'honneur, tout comme me voilà. Ainsi, abrégeons les discours : c'est moi qu'elle épouse, et non pas mes habits. Oh ! si je pouvais réparer ce qu'elle usera en ma personne, comme il m'est aisé de changer ce mauvais habit, Catherine s'en trouverait bien, et moi encore mieux. Mais je suis bien fou de m'arrêter à bavarder avec vous, lorsque je devrais être à dire bonjour à ma fiancée et à sceller ce titre par un tendre baiser.

[PETRUCHIO *sort avec* GRUMIO *et* BIONDELLO.]

TRANIO
Il y a quelque intention dans son bizarre équipage : nous le déterminerons, si cela est possible, à se vêtir plus décemment avant d'aller à l'église.

BAPTISTA
Je vais le suivre, et voir l'issue de tout ceci.

[*Il sort.*]

TRANIO
Mais, monsieur, il est intéressant d'ajouter à votre amour le consentement de son père ; et pour y parvenir, je vais, suivant l'expédient dont je vous ai fait part, me procurer un homme. Quel qu'il soit, peu nous importe, nous le mettrons à même de nous seconder ; il sera Vincentio de Pise, et il cautionnera ici à Padoue de plus grandes sommes que je n'en ai promis ; par ce moyen, vous jouirez tranquillement de l'objet de votre espoir, et vous épouserez l'aimable Bianca de l'aveu de son père.

LUCENTIO
Si ce n'est que l'autre maître, mon collègue, observe de si près les pas de Bianca, il serait bon, je pense, de nous marier clandestinement ; et la chose une fois faite, le monde entier aurait beau dire non, je serais maître de mon bien, en dépit de tout le monde.

TRANIO
Nous verrons par degrés à en venir là, et nous saisirons notre avantage dans cette affaire.–Nous attraperons la barbe grise, Gremio, Minola, dont l'oeil paternel est aux aguets, le bizarre musicien, l'amoureux Licio ; et le tout pour servir mon maître Lucentio.

[*Rentre* GREMIO.]

Seigneur Gremio, venez-vous de l'église ?

GREMIO
Ah ! d'aussi bon coeur que je suis jamais revenu de l'école.

TRANIO
Et le marié et la mariée reviennent-ils au logis ?

GREMIO
Le marié, dites-vous ? oh ! c'est un vrai palefrenier, et un palefrenier brutal ; et la pauvre fille en saura quelque chose.

TRANIO
Quoi ! plus bourru qu'elle ? Oh ! cela est impossible.

GREMIO
Bon ! c'est un diable, un vrai diable, un démon.

TRANIO
Eh bien ! elle, c'est une diablesse, une diablesse, la femme du diable.

GREMIO
Bah ! elle, c'est un agneau, une colombe, une sotte auprès de lui. Je vais vous conter, seigneur Lucentio : lorsque le prêtre a demandé s'il voulait Catherine pour son épouse, *oui*, a-t-il crié, *par tous les éléments !* et il a juré si horriblement, que, tout confondu, le prêtre a laissé tomber son livre de ses mains ; et comme il se baissait pour le ramasser, ce cerveau brûlé d'époux lui a porté un si furieux coup de poing, que livre et prêtre, prêtre et livre sont tombés par terre : *allons, ramassez-les*, a-t-il dit, *si quelqu'un en a envie.*

TRANIO
Hé ! qu'a dit la fille quand le prêtre s'est relevé ?

GREMIO
Elle tremblait de tous ses membres ; car il frappait du pied et jurait comme si le vicaire eût eu intention de le duper. Enfin, après plusieurs cérémonies, il a demandé du vin : *une santé !* a-t-il crié, comme s'il eût été à bord d'un vaisseau, buvant à la ronde avec ses camarades après une tempête ; il a avalé des rasades de vin muscat, et il en jetait les rôties à la face du sacristain, sans en avoir d'autre raison, sinon que sa barbe était claire et aride, et avait l'air, disait-il, de lui demander ses rôties lorsqu'il buvait. Cela fait, il vous a pris sa future par le cou, lui a embrassé si bruyamment la bouche, que quand leurs lèvres se séparaient, l'église retentissait du bruit. Moi, voyant cela, je me suis enfui de honte, et je sais qu'après moi vient toute la compagnie. Jamais on n'a vu un mariage si extravagant.–Ecoutez, écoutez, les musiciens jouent.

[*On entend de la musique.*]

[*Entrent* PETRUCHIO, CATHERINE, BIANCA, HORTENSIO,

BAPTISTA *et leur suite.*]

PETRUCHIO
Mes amis, et vous messieurs, je vous remercie de vos peines et de votre complaisance : je sais que vous comptez dîner avec moi aujourd'hui, et que vous avez fait tous les apprêts d'un festin de noces ; mais la vérité est que des affaires pressantes m'appellent loin d'ici, et que je me propose de prendre congé de vous.

BAPTISTA
Est-il possible que vous vouliez partir ce soir ?

PETRUCHIO
Il faut que je parte aujourd'hui avant que la nuit soit venue ; n'en soyez pas étonné : si vous connaissiez mes affaires, vous m'exhorteriez plutôt à partir qu'à rester ; et je vous rends grâces, et à toute l'honnête compagnie, qui avez été témoins de la foi que j'ai donnée à cette épouse vertueuse, si patiente et si douce. Dînez avec mon père, buvez à ma santé, car il faut que je vous quitte : et... adieu tous.

TRANIO
Accordez-nous de rester jusqu'après le dîner.

PETRUCHIO
Cela ne se peut pas.

GREMIO
Souffrez que je vous en prie.

PETRUCHIO
Cela n'est pas possible.

CATHERINE
Je vous en supplie.

PETRUCHIO
Ah ! je suis satisfait.

CATHERINE
Êtes-vous satisfait de rester ?

PETRUCHIO
Je suis satisfait de ce que vous me priez de rester : mais bien décidé à ne pas rester ; vous avez beau m'en prier.

CATHERINE
S'il est vrai que vous m'aimiez, vous resterez.

PETRUCHIO
Grumio, mes chevaux.

GRUMIO
Oui, monsieur, ils sont prêts : l'avoine a mangé les chevaux.

CATHERINE
Non, faites ce que vous voudrez, je ne partirai point aujourd'hui, non ; ni demain non plus : je ne partirai que lorsqu'il me plaira. Les portes sont ouvertes, monsieur ; voilà votre chemin ; vous pouvez partir au trot, tandis que vos bottes sont fraîches.–Pour moi, je ne partirai que quand il me plaira. Il paraît que vous deviendrez un joli brutal de mari, puisque vous y allez si rondement le premier jour.

PETRUCHIO
O ma Cateau ! calme-toi ; je t'en prie, ne te fâche pas !

CATHERINE
Je me fâcherai. Qu'avez-vous à faire ?–Mon père, soyez tranquille, il attendra mon loisir.

GREMIO
Oui, oui, monsieur, cela commence à prendre.

CATHERINE
Messieurs, allons commencer le dîner des noces. Je vois qu'on pourrait faire d'une femme une sotte, si elle n'avait pas de fermeté pour tenir bon.

PETRUCHIO
Ces messieurs vont aller dîner, Catherine, suivant ton ordre.–Obéissez à la mariée, vous qui l'avez accompagnée à la cérémonie ; allez au banquet, divertissez-vous bien, et livrez-vous à la bonne humeur ; buvez à pleine coupe à sa virginité ; soyez gais jusqu'à la folie... ou allez au diable, si vous voulez.–Mais pour ma belle Cateau il faut qu'elle vienne avec moi. Oui, ne me regardez pas de travers, ne frappez pas du pied, ne me fixez pas d'un oeil menaçant, ne vous mettez pas en courroux, je serai le maître de ce qui m'appartient, j'espère ; elle est mon bien, mon mobilier ; elle est ma maison, mon ménage, mon champ, ma grange, mon cheval, mon boeuf, mon âne, mon tout enfin ; et la voilà ici près

de moi, qu'aucun de vous ose la toucher : je mettrai à la raison le plus hardi qui osera m'arrêter sur mon chemin à travers Padoue.–Grumio, tire ton arme, nous sommes assiégés de voleurs ; délivre ta maîtresse, si tu es un homme de coeur.–N'aie pas peur, ma fille ; ils ne te toucheront pas, Catherine : je serai ton bouclier contre un million d'ennemis.

[PETRUCHIO *sort avec* GRUMIO*, emmenant* CATHERINE.]

BAPTISTA
Allons, laissez-les aller ; c'est un couple d'amants fort paisibles !

GREMIO
S'ils ne s'en étaient pas allés promptement, je serais mort de rire.

TRANIO
On a bien vu des mariages fous, mais jamais on n'en vit un pareil à celui-ci.

LUCENTIO
[*à* BIANCA] Mademoiselle, que pensez-vous de votre soeur ?

BIANCA
Qu'étant folle elle-même, elle s'est follement mariée.

GREMIO
Je le lui garantis, Petruchio *est Catherinisé.*

BAPTISTA
Voisins et amis, si le marié et la mariée nous manquent pour remplir leurs places à table, vous savez que la bonne chère ne manquera pas à la fête.–Lucentio, vous occuperez la place du nouveau marié, et que Bianca prenne celle de sa soeur.

TRANIO
L'aimable Bianca apprendra à faire l'épouse.

BAPTISTA
Oui, elle le fera, Lucentio. Allons, messieurs, à dîner.

Acte quatrième

Scène I

[*Vestibule dans la maison de campagne de* PETRUCHIO.]

[*Entre* GRUMIO.]

GRUMIO
Malédiction, malédiction sur toutes les rosses qui ne peuvent plus aller, sur tous les maîtres écervelés, et sur tous les mauvais chemins ! Y a-t-il jamais eu homme aussi moulu, aussi crotté, aussi las que moi ?–On m'envoie devant pour faire du feu, et ils viennent après moi pour se chauffer. Ma foi, si je n'étais un petit pot qui se chauffe bientôt [30], mes lèvres seraient collées à mes dents, ma langue au plafond de mes mâchoires, et mon coeur à mon ventre, avant que je pusse approcher du foyer pour me dégeler.–Mais, moi, je vais être réchauffé, rien qu'en allumant le feu. En voyant le temps qu'il fait, un homme plus grand que moi prendrait un rhume.–Holà, quelqu'un ? Curtis !

[*Entre* CURTIS.]

CURTIS
Qui appelle comme un homme transi de froid ?

GRUMIO
Un glaçon : si tu en doutes, tu peux glisser de mon épaule à mon talon

30. Expression proverbiale.

aussi vite que tu ferais de ma tête à mon cou. Du feu, bon Curtis.

CURTIS
Mon maître et sa femme viennent-ils, Grumio !

GRUMIO
Oui, Curtis, oui ; et à cause de cela, du feu, du feu ; ne jette pas d'eau.

CURTIS
Sa femme est-elle aussi chaude diablesse qu'on le dit ?

GRUMIO
Elle l'était, bon Curtis, avant cette gelée ; mais tu sais que l'hiver apprivoise tout ; hommes [31], femmes et bêtes ; le froid nous a tous mis à la raison, mon ancien maître, ma nouvelle maîtresse, et moi aussi, ami Curtis.

CURTIS
Au diable, fou de trois pouces [32] ! Je ne suis point une bête, moi.

GRUMIO
Est-ce que je n'ai que trois pouces ? Quoi ! ta corne a un pied, et je suis aussi long pour le moins.–Mais veux-tu faire du feu, ou que je me plaigne de toi à notre maîtresse dont tu sentiras bientôt la main (car elle n'est qu'à deux pas), à ton froid réconfort, pour t'apprendre à être si paresseux dans ton chaud office ?

CURTIS
Je t'en prie, bon Grumio, dis-moi comment va le monde ?

GRUMIO
Un monde bien froid, Curtis, dans tout autre emploi que le tien ! et, partant, du feu ; fais ton devoir et prends ton dû ; car mon maître et ma maîtresse sont presque morts de froid.

CURTIS
Voilà du feu tout prêt ; ainsi, cher Grumio, à présent des nouvelles !

GRUMIO
Allons, *pauvre Jacques, ah ! mon enfant !* autant de nouvelles que tu voudras.

---

31. Proverbe.
32. C'est-à-dire qui a la peau du crâne épaisse de trois pouces.

CURTIS
Tu es si plein de finesses.

GRUMIO
Allons donc, du feu ; car j'ai pris un froid glacial.–Où est le cuisinier ? le souper est-il prêt, la maison rangée, les nattes étendues, les toiles d'araignées balayées ? les gens qui servent sont-ils dans leur livrée neuve, dans leur bas blancs, et chaque officier a-t-il son habit de noces ? les gobelets sont-ils nets en dedans, et les servantes en dehors [33] ? les tapis sont-ils placés ? tout est-il en ordre ?

CURTIS
Tout est prêt ; ainsi, je t'en prie, des nouvelles.

GRUMIO
D'abord, tu sauras que mon cheval est rendu de fatigue, et puis, que mon maître et ma maîtresse sont tombés.

CURTIS
Comment ?

GRUMIO
De leurs selles dans la boue ; et là, il y a une histoire.

CURTIS
Conte-nous-la, bon Grumio.

GRUMIO
Approche ton oreille.

CURTIS
La voilà.

GRUMIO
[*lui donnant un coup sur l'oreille*] Tiens.

CURTIS
C'est là sentir un conte, ce n'est pas l'écouter.

GRUMIO
Et voilà pourquoi on l'appelle un conte sensible ; et ce coup de poing n'était que pour frapper à la porte de ton oreille, et lui demander son attention. Maintenant, je commence. *Primo*, nous avons descendu une

33. Jeu de mot sur jack et jill, qui signifient verser à boire, et serviteurs, servantes.

infâme colline, mon maître monté en croupe derrière ma maîtresse.

CURTIS
Tous deux sur un cheval ?

GRUMIO
Que t'importe à toi ?

CURTIS
Eh ! bien ! sur un cheval.

GRUMIO
Conte l'histoire, toi.–Si tu ne m'avais pas interrompu mal à propos, tu aurais entendu comment le cheval est tombé, et elle sous le cheval ; comment elle a été couverte de fange, comment il l'a laissée avec le cheval sur elle ; comment il m'a battu, parce que le cheval s'était abattu ; comment elle a passé à travers la boue pour me sauver de ses coups ; comment il jurait ; comment elle le suppliait :–elle qui auparavant n'avait jamais prié personne ! comment je poussais des cris ; comment les chevaux se sont évadés ; comment sa bride s'est rompue ; comment j'ai perdu ma croupière :–avec mille autres circonstances mémorables ; lesquelles vont mourir dans l'oubli ; et toi, tu retourneras dans ton tombeau sans expérience.

CURTIS
A ce compte, il est plus méchant qu'elle.

GRUMIO
Oui, oui, et toi, et le plus fier d'entre vous tous, vous allez l'éprouver, quand il sera revenu au logis. Mais qu'ai-je besoin de te conter cela ? Appelle Nathaniel, Joseph, Nicolas, Philippe, Walter, Sucresoupe, et les autres ; qu'ils aient grand soin que leurs têtes soient bien coiffées, leurs habits bleus bien brossés, et leurs jarretières de différentes couleurs. Qu'ils sachent bien faire la révérence de la jambe gauche, et qu'ils ne s'avisent pas de toucher un poil de la queue du cheval de mon maître, sans baiser leurs mains. Sont-ils tous prêts ?

CURTIS
Oui.

GRUMIO
Appelle-les.

CURTIS
Entendez-vous ; holà ! il vous faut aller au-devant de mon maître pour faire bon visage [34] à ma maîtresse.

GRUMIO
Bah ! elle a un visage à elle ?

CURTIS
Qui ne le sait ?

GRUMIO
Toi, il me semble, qui appelles de la compagnie pour lui faire bon visage.

CURTIS
J'appelle ses gens pour lui faire honneur [35].

GRUMIO
Quoi donc ? Elle ne vient pas pour leur emprunter [36] ?

[*Paraissent quatre ou cinq laquais.*]

NATHANIEL
Ah ! bonjour, Grumio.

PHILIPPE
Te voilà donc de retour, Grumio ?

JOSEPH
Eh bien ! comment ça va, Grumio ?

NICOLAS
Le camarade Grumio !

NATHANIEL
Eh bien ! mon vieux garçon ?

GRUMIO
Salut à tous.–Bonjour, toi, et toi, et toi, camarade, allons, voilà assez de bonjours.–A présent, mes braves compagnons, tout est-il prêt, tout est-il propre ?

34. To countenance.
35. To credit her.
36. Équivoque produit par le verbe to credit.

NATHANIEL
Tout est en état : à quelle distance est notre maître ?

GRUMIO
A deux pas d'ici, descendu ici près : ainsi, ne soyez pas... Morbleu, silence ! j'entends notre maître.

[PETRUCHIO *entre avec* CATHERINE.]

PETRUCHIO
Où sont ces coquins ? Comment ! personne à la porte pour me tenir l'étrier, et pour prendre mon cheval ? Où sont Nathaniel, Grégoire, Philippe !

TOUS LES LAQUAIS
[*se présentant*] Me voici, me voici, monsieur, me voici, monsieur.

PETRUCHIO
Me voici, monsieur ! me voici, monsieur ! me voici ! me voici !– Lourdauds, valets grossiers ! quoi ! nulle attention, nulle prévenance, nul égard à votre devoir ? Où est ce fou, ce maraud que j'ai envoyé devant ?

GRUMIO
Me voici, monsieur, aussi fou que je l'étais auparavant.

PETRUCHIO
Lourd manant, bâtard, vieille rosse, ne t'ai-je pas ordonné de venir au-devant de moi dans le parc, et de m'amener ces coquins avec toi ?

GRUMIO
L'habit de Nathaniel, monsieur, n'était pas fini, et les souliers de Gabriel étaient tout décousus au talon ; il n'y avait point de noir de fumée pour noircir le chapeau de Pierre, et le couteau de chasse de Walter n'était pas revenu de chez le fourbisseur, qui doit y mettre un fourreau. Il n'y avait de prêts et d'ajustés que Adam, Raoul et Grégoire ; tous les autres étaient déguenillés, malpropres et faits comme des mendiants : mais, tels qu'ils sont, les voilà qui sont venus pour aller au-devant de vous.

PETRUCHIO
Allez, canaille, allez me chercher le souper. [*Les laquais sortent.) (Fredonnant un air.*] *Où est la vie que je menais ?*–Assieds-toi, Cathe-

rine, et sois la bienvenue. [*Fredonnant.*] Doux, doux, doux ! [*Les laquais rentrent, apportant le souper.*] Eh bien, quand viendrez-vous ?–Allons, ma chère et douce Catherine, égaye-toi.–Otez-moi mes bottes, marauds.–Quand, dis-je ? [*Il chante.*] *C'était un moine gris qui se promenait sur la route*[37]. Ote-toi de là, misérable : tu me tords le pied. Prends cela, [*il le frappe*] et apprends à mieux tirer l'autre.–Égaye-toi donc, Catherine.–Apportez un peu d'eau ici, allons : eh bien ? [*On lui présente un bassin.*] Où est mon épagneul Troïle ?–Coquin, sors d'ici, et va prier mon cousin Ferdinand de venir nous trouver.–C'est un ami, Catherine, à qui il faudra que tu donnes un baiser, et avec qui il faut que tu fasses connaissance.–Où sont mes pantoufles ?–Venez, Catherine, venez laver vos mains, et reprenez un peu de courage. [*Le laquais laisse tomber l'aiguière.*]–Eh bien ! coquin bâtard, la laisseras-tu tomber. [*Il lui donne un soufflet.*]

CATHERINE
Modérez-vous, je vous prie, c'est une faute involontaire.

PETRUCHIO
Bâtard, gros lourdaud, face à soufflets.–Allons, Catherine, asseyez-vous. Je sais que vous avez appétit. Voulez-vous dire le *Benedicite*, Catherine, ou bien je le dirai, moi.–Qu'est-ce que cela ? du mouton ?

PREMIER LAQUAIS
Oui, monsieur.

PETRUCHIO
Qui l'a servi ?

PREMIER LAQUAIS
Moi.

PETRUCHIO
Il est tout brûlé, et tout le souper aussi. Quels chiens sont ces gens-ci ? Où est ce maraud de cuisinier ? Comment avez-vous eu l'audace, misérables, de le prendre à l'office, et de me le servir comme cela, à moi qui ne l'aime point ? Allons, emportez cela, couteaux, verres et tout. [*Il jette le souper sur le plancher.*] Oh ! stupides automates, valetaille sans attention, sans égards ! Comment, vous murmurez, je crois, entre vos dents ? Je vais être à vous tout à l'heure.

37. Chanson populaire.

CATHERINE
Je vous en conjure, cher époux, ne vous emportez pas ainsi. Le souper était bien, si vous aviez voulu vous en contenter.

PETRUCHIO
Je vous dis, Catherine, qu'il était brûlé et tout desséché ; et l'on m'a expressément défendu d'en manger de la sorte, parce que cela engendre de la bile et aigrit l'humeur colérique ; et il vaut encore mieux, pour nous, nous passer de souper, nous qui par notre constitution, sommes irascibles, que de nous nourrir de pareille viande, desséchée à force de cuire... Soyez tranquille ; demain cela ira mieux ; mais pour ce soir, nous jeûnerons de compagnie.–Allons, venez, je vais vous conduire à votre appartement de noces.

[PETRUCHIO, CATHERINE *et* CURTIS *sortent.*]

NATHANIEL
[*s'avançant*] Pierre, as-tu jamais rien vu de pareil ?

PIERRE
Il la tue avec ses propres armes.

[CURTIS *reparaît.*]

GRUMIO
[*à* CURTIS] Où est-il ?

CURTIS
Dans la chambre de madame, lui faisant un sermon de continence ; et il tempête, et il jure, et il crie, de façon que la pauvre chère âme ne sait à quelle place se mettre, et n'ose ni le regarder ni ouvrir la bouche. Elle est assise comme une personne qu'on réveille en sursaut au milieu de son rêve.–Décampons, décampons : le voilà qui revient ici.

[*Ils sortent.*]

PETRUCHIO
Ainsi, j'ai commencé mon règne en habile politique, et j'ai l'espoir d'arriver heureusement à mon but. Mon faucon est animé, et fort affamé... ; et jusqu'à ce qu'il s'apprivoise, il ne faut pas trop le gorger de nourriture : car alors il ne daigne plus arrêter ses yeux sur le leurre. J'ai encore un autre moyen de façonner mon faucon sauvage, et de lui

apprendre à revenir et à connaître la voix de son maître : c'est de la veiller comme on veille sur ces milans qui voltigent, se révoltent et ne veulent pas obéir : elle n'a goûté de rien aujourd'hui, et elle ne goûtera encore de rien.

L
[*a nuit dernière elle n'a pas dormi, elle ne dormira pas encore cette nuit : je saurai trouver quelque défaut imaginaire à la façon du lit, comme j'en ai trouvé au souper, et je ferai voler l'oreiller d'un côté, les draps de l'autre*] Oui, et au milieu de ce vacarme, je prétendrai que tout ce que j'en fais, c'est par égard pour elle ; pour conclusion, elle veillera toute la nuit ; et si elle vient à fermer les paupières, je crierai, je tempêterai et la tiendrai sans cesse éveillée par mes clameurs. Voilà le vrai secret de tuer une femme par trop de bonté, et comme cela, je viendrai à bout de dompter son humeur hautaine et intraitable.–Que celui qui saura un meilleur moyen pour mettre une méchante femme à la raison parle et m'apprenne sa recette.–C'est une charité que d'enseigner ce secret.

[*Il sort.*]

Scène II

P
[*adoue*] Devant la maison de Baptista.

[*Entrent* TRANIO *et* HORTENSIO.]

TRANIO
Est-il possible, ami Licio, que la jeune Bianca en aime un autre que Lucentio ? Je vous dis, moi, monsieur, qu'elle me donne les plus belles espérances.

HORTENSIO
Monsieur, pour vous prouver la vérité de ce que j'avance, tenez-vous à l'écart, et observez la manière dont il lui donne sa leçon.

[*Ils se tiennent de côté pour observer* BIANCA.]

[*Entrent* BIANCA *et* LUCENTIO.]

LUCENTIO
Eh bien ! mademoiselle, profitez-vous de vos lectures ?

BIANCA
De quelles lectures parlez-vous, mon maître ? Répondez-moi d'abord à cela.

LUCENTIO
Je lis ce que je professe, l'art d'aimer.

BIANCA
Et puissiez-vous, monsieur, devenir maître dans votre art.

LUCENTIO
Oh ! je le serai, chère Bianca, tant que vous serez la maîtresse de mon coeur.

[*Ils se retirent.*]

HORTENSIO
C'est aller vite en amour, vraiment !–Eh bien ! à présent, qu'en dites-vous, je vous prie, vous qui osiez jurer que votre maîtresse Bianca n'aimait personne au monde aussi tendrement que Lucentio ?

TRANIO
O maudit amour ! ô sexe inconstant !–Je vous déclare, Licio, que cela me confond d'étonnement.

HORTENSIO
Ne vous y méprenez pas plus longtemps ; je ne suis point Licio, ni un musicien, comme je parais l'être, mais un homme qui dédaigne de vivre davantage sous ce déguisement, pour l'amour d'une créature qui abandonne un gentilhomme, et fait un dieu d'un tel manant : apprenez, monsieur, que je m'appelle Hortensio.

TRANIO
Seigneur Hortensio, j'ai souvent ouï parler de votre affection extrême pour Bianca ; et, puisque mes yeux sont témoins de sa légèreté, je veux, avec vous, si ce parti vous plaît, abjurer Bianca et mon amour pour jamais.

HORTENSIO
Voyez comme ils se baisent et se caressent !–Seigneur Lucentio, voici

ma main, et je fais le serment irrévocable de ne plus lui faire ma cour, mais de renoncer à elle comme à un objet indigne des égards que je lui ai follement prodigués jusqu'ici.

TRANIO
Et moi, je fais ici le même serment bien sincère de ne jamais l'épouser, quand elle m'en prierait : honte sur elle ! Voyez avec quelle indécence elle lui fait des avances !

HORTENSIO
Je voudrais que tout le monde, hors ce pédant, eût pour jamais renoncé à elle ! Pour moi, afin de tenir inviolablement mon serment, je veux être marié à une riche veuve avant qu'il se passe trois jours. Cette veuve m'a longtemps aimé, tandis que j'aimais, moi, cette femme ingrate et dédaigneuse ; et, dans ce dessein, je prends congé de vous. Adieu donc, seigneur Lucentio.–Ce sera la tendresse, et non pas la beauté des femmes qui désormais gagnera mon amour.–Adieu, je vous quitte dans la ferme résolution que j'ai fait serment d'exécuter.

[HORTENSIO *sort.*]

[LUCENTIO *et* BIANCA *s'avancent.*]

TRANIO
Bianca, que le ciel vous donne toutes les bénédictions qui peuvent rendre un amant heureux ! Je vous ai surprise endormie, belle maîtresse, et j'ai juré avec Hortensio de renoncer à vous.

BIANCA
Tranio, vous plaisantez ; mais est-il vrai que vous ayez tous deux renoncé à moi ?

TRANIO
Oui, mademoiselle.

LUCENTIO
Nous sommes donc débarrassés de Licio ?

TRANIO
Sur ma foi, il va trouver à présent une belle veuve, qui sera courtisée et épousée au bout d'un jour.

BIANCA
Grand bien lui fasse.

TRANIO
Oui, oui, et il l'apprivoisera.

BIANCA
C'est ainsi qu'il s'est exprimé, Tranio ?

TRANIO
D'honneur, il est allé à l'école où l'on apprivoise.

BIANCA
Quelle est cette école ? En existe-t-il vraiment une ?

TRANIO
Oui, mademoiselle, elle existe, et c'est Petruchio qui en est le maître ; c'est lui qui enseigne je ne sais combien de douzaines de tours pour réduire une méchante femme et charmer sa langue querelleuse.

[BIONDELLO *accourt.*]

BIONDELLO
Oh ! mon maître, j'ai tant veillé que je suis las comme un chien ; mais à la fin j'ai découvert un vieux messager qui descend la colline, et qui nous servira dans nos vues.

TRANIO
Qui est-ce, Biondello ?

BIONDELLO
Mon maître, c'est un marchand, ou un pédant, je ne sais lequel, mais grave dans son maintien : il a toute la démarche et la contenance d'un père.

LUCENTIO
Et que ferons-nous de lui, Tranio ?

TRANIO
S'il veut se laisser persuader, et croire ce que je lui dirai, je l'engagerai à paraître sous le personnage de Vincentio, et à se porter pour caution auprès de Baptista Minola, comme s'il était le véritable Vincentio. Faites rentrer votre amante, et laissez-moi seul.

[LUCENTIO *et* BIANCA *sortent.*]

[*Entre un* PÉDANT.]

LE PÉDANT
Dieu vous garde, monsieur.

TRANIO
Et vous aussi, monsieur ; vous êtes le bienvenu. Voyagez-vous loin, ou êtes-vous au terme de votre route ?

LE PÉDANT
Au terme, monsieur, dans une semaine ou deux au plus ; mais, après ce temps, je vais plus loin ; jusqu'à Rome, et de là à Tripoli, si Dieu me prête vie.

TRANIO
De quel pays êtes-vous, je vous prie ?

LE PÉDANT
De Mantoue.

TRANIO
De Mantoue, monsieur ? ô ciel ! A Dieu ne plaise ! et vous venez à Padoue, sans prendre souci de votre vie ?

LE PÉDANT
Ma vie, monsieur ? Comment, je vous prie ? car cela est sérieux.

TRANIO
Il y a la mort pour tout habitant de Mantoue qui vient à Padoue : est-ce que vous n'en savez pas la cause ? Vos vaisseaux sont arrêtés à Venise, et le duc, pour une querelle particulière élevée entre lui et votre duc, a fait publier et proclamer cette peine partout. C'est une chose surprenante ; mais si vous étiez arrivé un moment plus tôt, vous l'auriez entendu annoncer ici à son de trompe.

LE PÉDANT
Hélas ! monsieur, il y a encore de plus grands malheurs que cela pour moi ; car j'ai avec moi des lettres de change de Florence qu'il faut que je rende ici.

TRANIO
Eh bien ! monsieur, pour vous obliger je veux bien le faire, et je vous donnerai de bons moyens.–D'abord, dites-moi, avez-vous jamais été à Pise ?

LE PÉDANT
Oui, monsieur, j'ai souvent été à Pise ; à Pise, ville fameuse par la noblesse de ses citoyens.

TRANIO
Connaissez-vous parmi eux un certain Vincentio ?

LE PÉDANT
Je ne le connais pas, mais j'ai entendu parler de lui : c'est un négociant d'une richesse incomparable.

TRANIO
Il est mon père, monsieur, et, à dire la vérité, il vous ressemble un peu par les traits du visage.

BIONDELLO
[*à part*] Comme une pomme ressemble à une huître : c'est tout la même chose.

TRANIO
Afin de mettre vos jours en sûreté dans ce péril extrême, je vous ferai ce plaisir par amour pour lui ; et ne croyez pas que ce soit un malheur pour vous d'avoir quelque ressemblance avec le seigneur Vincentio. Vous aurez son nom et son crédit, vous serez logé comme un ami dans ma maison.–Songez à jouer votre rôle comme il convient ; vous m'entendez, monsieur ? Vous resterez chez moi jusqu'à ce que vous ayez terminé vos affaires dans la ville : si ce service vous oblige, monsieur, acceptez-le.

LE PÉDANT
Oh ! monsieur, bien volontiers ; et je vous regarderai toujours comme le protecteur de ma vie et de ma liberté.

TRANIO
Allons, venez donc avec moi exécuter ce que je propose, et écouter ce que je vais vous dire en chemin.–Mon père est attendu d'un jour à l'autre pour être caution d'un douaire à l'occasion de mon mariage avec une des filles de Baptista, citoyen de cette ville : je vous mettrai au fait de toutes les circonstances. Venez avec moi, monsieur, pour vous habiller comme il convient.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Appartement dans la maison de* PETRUCHIO.]

[CATHERINE, GRUMIO.]

GRUMIO
Non, non, en vérité : je n'oserais, sur ma vie.

CATHERINE
Plus il m'outrage, et plus son méchant caractère se décèle. Quoi donc, m'a-t-il épousée pour me faire mourir de faim ? Les mendiants qui viennent à la porte de mon père, sur la moindre prière, obtiennent une prompte aumône ; ou bien si on la leur refuse, ils trouvent des charités ailleurs. Mais moi, qui n'ai jamais su prier, et qui n'ai jamais eu besoin de prier, je suis affamée faute d'aliments, et étourdie faute de sommeil ; on me tient éveillée par des jurements ; on me nourrit de clameurs, de privations ; et, ce qui me dépite encore plus que toutes ces privations, c'est qu'il prétend me prouver par là le plus parfait amour. Il semble dire que si je goûtais de quelques mets, ou quelques heures de sommeil, je tomberais aussitôt malade, ou que j'en mourrais.–Je te prie, Grumio, va me chercher quelque chose à manger : n'importe quoi, pourvu que ce soit un mets sain.

GRUMIO
Que dites-vous d'un pied de boeuf ?

CATHERINE
Cela est exquis ; je t'en prie, fais-m'en avoir.

GRUMIO
Je crains que ce ne soit un mets trop bilieux ; et du boudin gras, bien grillé, comment trouvez-vous cela ?

CATHERINE
Je les aime beaucoup. Bon Grumio, va m'en chercher.

GRUMIO
Je ne sais pas trop : je crains que ce ne soit un mets trop bilieux : que dites-vous d'une tranche de boeuf, avec de la moutarde ?

CATHERINE
Oh ! c'est un mets que j'aime beaucoup.

GRUMIO
Oui ; mais la moutarde est un peu trop chaude.

CATHERINE
Eh bien ! la tranche de boeuf, et je me passerai de moutarde.

GRUMIO
Non, je ne veux pas : vous aurez la moutarde, ou vous n'aurez point de tranche de boeuf de Grumio.

CATHERINE
Eh bien ! tous les deux, ou l'un sans l'autre ; tout ce que tu voudras.

GRUMIO
Eh bien ! la moutarde donc sans le boeuf ?

CATHERINE
Va-t'en, valet fourbe, qui te joues de moi, et me nourris par le nom seul des mets. [*Elle le bat.*] Malheur sur toi, et sur tes pareils qui triomphent ainsi de ma misère ! Va-t'en ! te dis-je !

[*Entre* PETRUCHIO *avec un plat de viandes, et* HORTENSIO.]

PETRUCHIO
Comment se porte ma Catherine ? Quoi ! mon coeur, toute consternée ?

HORTENSIO
Eh bien ! madame, comment vous trouvez-vous ?

CATHERINE
Oh ! aussi froide qu'il est possible de l'être.

PETRUCHIO
Allons, ranimez vos esprits : montrez-moi un oeil serein et gai. Approchez, mon amour, et mettez-vous à table : vous voyez mon empressement et mes soins pour vous préparer moi-même ce mets et vous l'apporter. [PETRUCHIO *met le plat sur une table.*] Je suis sûr, chère Catherine, que ma tendresse mérite des remerciements.–Quoi ! pas un mot ? Allons, vous n'aimez pas cela, et toutes mes peines restent sans fruit. [*A un laquais.*] Vite, ôtez ce plat.

CATHERINE
Je vous en prie, qu'il reste.

PETRUCHIO
Le plus petit service est payé de reconnaissance, et il faut que le mien reçoive son prix avant que vous touchiez à ce mets.

CATHERINE
Je vous remercie, monsieur.

HORTENSIO
Allons, fi ! seigneur Petruchio : vous avez tort.–Venez, madame, je vous tiendrai compagnie.

PETRUCHIO
[*bas à* HORTENSIO] Tâche de le manger tout entier, Hortensio, si tu as de l'amitié pour moi.–[*A* CATHERINE.] Je souhaite que cela fasse beaucoup de bien à ton cher petit coeur !–Allons, Catherine, mange vite.–Et à présent, ma douce amie, nous allons retourner à la maison de ton père, et nous y réjouir dans la parure la plus brillante, robe de soie, chapeaux, anneaux d'or, fraises, manchettes, vertugadins, et autres pompons, avec des écharpes, des éventails et double parure à changer ; des bracelets d'ambre, des colliers, et tous les noeuds les plus élégants.–Allons, as-tu dîné ? Le tailleur attend pour orner ta personne de ses riches étoffes.

[*Entre un* TAILLEUR.]

Venez, tailleur, faites-nous voir tous ces beaux habits[38]. Déployez la robe.

[*Entre un chapelier.*]

Et vous, qu'apportez-vous !

LE CHAPELIER
Voici le chapeau que monsieur m'a commandé.

PETRUCHIO
Allons donc : il est monté sur la forme d'une écuelle : c'est un plat en velours. Fi ! fi ! c'est indécent et infâme.–Bon, c'est une vraie coquille, une écaille de grosse noix, un hochet, un jouet de poupée, un chapeau d'enfant.–Allons, ôtez-moi cela, et apportez-m'en un plus grand.

38. Du temps de Shakspeare les tailleurs habillaient aussi les femmes.

CATHERINE
Je n'en veux pas un plus grand ; il est de mode : et les dames comme il faut portent les chapeaux dans ce goût-là.

PETRUCHIO
Quand vous serez douce, vous en aurez un, mais pas avant.

HORTENSIO
[*à part*] En ce cas, cela ne sera pas de sitôt.

CATHERINE
Mais, monsieur, je crois que j'aurai du moins la liberté de parler ; et je prétends parler. Je ne suis pas un enfant, un marmot. Des gens qui valaient mieux que vous ne m'ont pas empêchée de dire ma pensée ; et si vous ne pouvez pas supporter de m'entendre, il vaut mieux vous boucher les oreilles. Ma langue veut exhaler tout le courroux de mon coeur, ou mon coeur, à force de se contraindre, se brisera, et plutôt que de m'exposer à ce malheur, je prendrai jusqu'à la fin la liberté de parler, si cela me plaît.

PETRUCHIO
Oui, vous avez raison : c'est un vilain chapeau, une croûte de pâté, un colifichet, un gâteau en soie.–Je vous aime beaucoup, parce qu'il vous déplaît.

CATHERINE
Aimez-moi, ou ne m'aimez pas : j'aime ce chapeau, et je l'aurai, ou je n'en aurai point d'autre.

PETRUCHIO
Quoi ! votre robe ? la voulez-vous ?–Allons, tailleur, voyons-la. Oh ! merci de Dieu ! quelle est cette étoffe de mascarade ? Qu'est-ce que c'est que cela ? une manche !... On dirait que c'est un demi-canon : comment, haut et bas, taillé comme une tarte aux pommes : ici une coupure, un pli, puis un trou comme un encensoir de barbier [39]. Et de par tous les diables, tailleur, comment nommes-tu cela ?

HORTENSIO
[*à part*] Elle a bien l'air, je crois, de n'avoir ni chapeau, ni robe.

39. On ne voit plus dans la boutique des barbiers de ces petits vases qui, pour donner passage à la fumée, étaient percés de beaucoup de trous.

LE TAILLEUR
Vous m'avez recommandé de la faire comme il faut, suivant la mode et le goût.

PETRUCHIO
Oui, je vous l'ai recommandé. Mais, si vous avez de la mémoire, je ne vous ai pas dit de la gâter par mode. Allez, sautez-moi vite les ruisseaux jusque chez vous, car vous n'aurez point ma pratique. Je ne veux point de cela, l'ami. Allez, faites-en votre profit.

CATHERINE
Je n'ai jamais vu de robe mieux faite, plus décente, plus charmante et plus noble. Vous voulez peut-être faire de moi une poupée.

PETRUCHIO
Oui, c'est bien dit : cet homme veut faire de toi une poupée.

LE TAILLEUR
Madame dit que c'est vous, monseigneur, qui voulez faire une poupée d'elle.

PETRUCHIO
O excès d'insolence ! Tu mens, fil, dé à coudre, aune, trois quarts, demi-aune, quart, clou, puce, lente, grillon d'hiver. Je me verrai bravé chez moi par un écheveau de fil ! Sors d'ici, lambeau, rognure, ou je vais si bien te mesurer avec ton aune, que tu te souviendras de ton impertinent babil tout le reste de ta vie ! Je te dis, encore une fois, moi, que tu as gâté sa robe.

LE TAILLEUR
Monseigneur est dans l'erreur. La robe est faite précisément comme mon maître l'a commandé ; Grumio a expliqué comment elle devait être faite.

GRUMIO
Je n'ai point donné d'ordres, moi ; je n'ai fait que lui remettre l'étoffe.

LE TAILLEUR
[*à* GRUMIO] Mais comment avez-vous commandé qu'elle fût faite ?

GRUMIO
Parbleu, avec une aiguille et du fil.

LE TAILLEUR
Mais n'avez-vous pas demandé qu'on la taillât ?

GRUMIO
Tu as mesuré bien des choses[40] ?

LE TAILLEUR
Oui.

GRUMIO
Eh bien ! ne me mesure pas, moi. Tu as rendu plusieurs hommes *braves*[41] : eh bien ! ne me brave pas moi ; je ne veux être ni mesuré ni bravé. Je te répète que j'ai dit à ton maître de tailler la robe ; mais je n'ai pas dit de la tailler en pièces : *ergo*, tu mens.

LE TAILLEUR
Voici la note de la façon ; elle fera preuve.

PETRUCHIO
Lisez-la.

GRUMIO
La note est dans son gosier ; s'il soutient que j'ai dit cela....

LE TAILLEUR
D'abord une robe large.

GRUMIO
Ami, si j'ai parlé d'une large robe, cousez-moi dans les pans de la robe, et battez-moi jusqu'à la mort avec un peloton de fil brun. J'ai dit une robe.

PETRUCHIO
[*au* TAILLEUR] Continuez.

LE TAILLEUR
Avec une petite pèlerine ronde.

GRUMIO
Je conviens de la pèlerine.

---

40. Thou hast faced many things face note me. Nous avons traduit par un mot équivalent.

41. Autre jeu de mot sur brave, qui veut dire vaillant et paré.

LE TAILLEUR
Avec manches retroussées.

GRUMIO
Je conviens de deux manches.

LE TAILLEUR
Deux manches élégamment taillées.

PETRUCHIO
Oui : voilà la sottise.

GRUMIO
Erreur dans la note, ami ; erreur dans la note. J'ai commandé que les manches fussent coupées, et ensuite recousues ; et cela, je le prouverai contre toi, quoique ton petit doigt soit cuirassé d'un dé.

LE TAILLEUR
Ce que je dis est la vérité ; et si je te tenais en lieu convenable, je te le ferais sentir.

GRUMIO
Je suis à toi dans l'instant ; prends la note, et donne-moi ton aune, et après ne me ménage pas.

HORTENSIO
Vraiment, Grumio, il n'aurait pas l'avantage des armes.

PETRUCHIO
Allons, mon ami, en deux mots, cette robe n'est pas pour moi.

GRUMIO
Vous avez raison, monsieur, c'est pour ma maîtresse.

PETRUCHIO
[*au* TAILLEUR] Allons, remportez-la, et que votre maître en fasse l'usage qui lui plaira.

GRUMIO
Misérable ! sur ta vie, ne t'en avise pas : prendre la robe de ma maîtresse pour l'usage de ton maître !

PETRUCHIO
Quoi donc, Grumio, quelle est ton idée ?

GRUMIO
Oh ! monsieur, l'idée est plus profonde que vous ne croyez ; prendre la robe de ma maîtresse pour l'usage de son maître ! Fi ! fi ! fi !

PETRUCHIO
[*à part, à* HORTENSIO] Hortensio, dis que tu feras payer le tailleur.–[*Au garçon.*] Allons, prends-la, sors, et ne réplique pas un mot.

HORTENSIO
Tailleur, je te payerai la robe demain. Ne t'offense pas de ces duretés qu'il te dit dans son emportement ; va-t'en, te dis-je, mes compliments à ton maître, garçon.

[LE TAILLEUR *sort remportant la robe.*]

PETRUCHIO
Allons, venez, Catherine, nous irons voir votre père dans ces habillements simples et honnêtes ; nos bourses seront fières si nos habits sont humbles, car c'est l'âme qui rend le corps riche ; et comme le soleil perce les nuages les plus noirs, l'honneur de même perce à travers l'habit le plus grossier. Quoi ! le geai est-il plus précieux que l'alouette, parce que son plumage est plus beau ? ou le serpent vaut-il mieux que l'anguille, parce que sa peau bigarrée charme l'oeil ? Oh ! non, non, chère Catherine ; et toi, tu ne vaux pas moins ton prix, pour être vêtue de cette robe simple et de cette parure mesquine. Si tu crois qu'il y a de la honte, mets-la sur mon compte. Allons, sois joyeuse ; nous allons partir sur-le-champ pour aller nous réjouir et célébrer la fête à la maison de votre père. [*A un de ses gens.*] Allez, appelez mes gens.–Allons le trouver sans délai.–Amène nos chevaux au bout de la longue ruelle, nous monterons là, et jusque-là nous irons à pied en nous promenant.–Voyons, je crois qu'il est environ sept heures, et nous pouvons fort bien y arriver pour dîner.

CATHERINE
J'ose vous assurer, monsieur, qu'il est presque deux heures, et il sera l'heure du souper avant que nous soyons arrivés.

PETRUCHIO
Il sera sept heures avant que je monte à cheval.–Voyez, tout ce que je dis, ce que je fais, ou ce que j'ai le projet de faire, vous êtes toujours à me contredire.–[*A ses gens.*] Allons, laissez ; je n'irai pas aujourd'hui, ou avant que j'y aille, il sera l'heure que je dis qu'il est.

HORTENSIO
Allons ! cet homme-là commandera au soleil.

[PETRUCHIO, CATHERINE *et* HORTENSIO *sortent.*]

Scène IV

P
[*adoue*] Devant la maison de Baptista.

[*Entrent* TRANIO *ET* LE PÉDANT *habillé comme* VINCENTIO.]

TRANIO
Monsieur, voici la maison ; voulez-vous que j'appelle ?

LE PÉDANT
Oui, qu'attendre ?–Et je serais bien trompé, si le signor Baptista ne pouvait se rappeler ma figure, depuis vingt ans passés que nous étions à Gênes, logés ensemble à l'auberge du Pégase.

TRANIO
Tout ira bien, et faites bien votre rôle, dans tous les cas, avec la gravité qui convient à un père.

[*Entre* BIONDELLO.]

LE PÉDANT
Je vous réponds de moi.–Mais, monsieur, voici votre valet qui vient ; il serait à propos qu'on lui fit la leçon.

TRANIO
Oh ! n'ayez pas d'inquiétude sur son compte.–Holà, Biondello, songe à bien faire ton devoir ponctuellement, je t'en avertis : mets-toi bien dans la tête que tu vois le véritable Vincentio.

BIONDELLO
Bah ! ne soyez pas inquiet de moi.

TRANIO
Mais, as-tu fait ton message à Baptista ?

BIONDELLO
Je lui ai annoncé que votre père était à Venise, et que vous l'attendiez aujourd'hui même dans Padoue.

TRANIO
Tu es un brave garçon : tiens, voilà pour boire.–J'aperçois Baptista. [*Au* PÉDANT.] Arrangez votre visage, monsieur.

[*Entrent* BAPTISTA *et* LUCENTIO.]

Signor Baptista, nous vous rencontrons fort à propos.–[*Au* PÉDANT.] Monsieur, voilà l'honnête homme dont je vous ai parlé. Je vous en conjure, soyez, en ce moment, un bon père pour moi : donnez-moi Bianca pour mon patrimoine,

LE PÉDANT
Doucement, mon fils.–[*A* BAPTISTA.] Monsieur, veuillez m'entendre. Étant venu à Padoue pour recueillir quelques sommes qui me sont dues, mon fils Lucentio m'a instruit d'une grande affaire d'amour entre votre fille et lui ; et d'après le bien que j'entends dire de vous, et l'amour que mon fils porte à votre fille, et celui qu'elle a pour lui... Afin de ne pas le tenir plus longtemps en suspens, je consens, en bon et tendre père, à faire ce mariage ; et si le parti ne vous déplaît pas plus qu'à moi, monsieur, après quelques conventions, vous me trouverez tout prêt et volontiers disposé à donner à cette alliance un plein consentement, car je n'y regarderai pas de si près avec vous, signor Baptista, dont j'entends parler si avantageusement.

BAPTISTA
Monsieur, daignez m'excuser dans ce que je vais vous dire.–Votre franchise et votre brièveté me plaisent : il est très-vrai que votre fils Lucentio aime ma fille, et qu'il est aimé d'elle ; ou bien tous les deux dissimulent profondément leurs sentiments ; en conséquence, dites seulement un mot, dites que vous en userez avec votre fils comme un bon père, et que vous assurerez à ma fille un douaire suffisant, et le marché est conclu, tout est dit. Votre fils aura ma fille de mon plein consentement.

TRANIO
Je vous rends grâces, monsieur.–Allons, où jugez-vous qu'il faut nous aller fiancer, et qu'on pourra passer le contrat qui doit assurer les engagements mutuels des parties ?

BAPTISTA
Pas dans ma maison, Lucentio, car vous savez que les cruches ont des oreilles, et que j'ai une foule de domestiques. D'ailleurs le vieux Gremio est toujours aux aguets, et nous pourrions bien nous voir interrompus et traversés.

TRANIO
Eh bien ! ce sera à mon hôtel, si vous le trouvez bon, monsieur. C'est là que loge mon père, et là, nous arrangerons l'affaire ce soir entre nous à l'amiable. Envoyez chercher votre fille par votre domestique que voilà ; le mien ira chercher le notaire dans l'instant : le malheur est que, faute d'être prévenu, vous ferez probablement maigre chère chez moi.

BAPTISTA
Cela m'est égal.–[*A* LUCENTIO.] Cambio, allez au logis, et dites à Bianca de s'habiller promptement ; et si vous voulez, dites-lui ce qui se passe : dites-lui que le père de Lucentio est arrivé à Padoue, et comment il est tout à fait probable qu'elle sera la femme de Lucentio.

LUCENTIO
Je prie les dieux qu'elle le devienne ; oh ! de tout mon coeur.

[*Il sort.*]

TRANIO
Ne t'amuse point avec les dieux, mais pars vite.–Seigneur Baptista, vous montrerai-je le chemin ? Vous serez le bienvenu ; un seul plat fera toute votre chère, mais enfin venez, nous nous en dédommagerons à Pise.

BAPTISTA
Je vous suis.

[TRANIO *sort avec* LE PÉDANT *et* BAPTISTA.]

BIONDELLO
Cambio !

LUCENTIO
Que me veux-tu, Biondello ?

BIONDELLO
Vous avez vu mon maître cligner de l'oeil et vous adresser un sourire ?

LUCENTIO
Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ?

BIONDELLO
Oh ! rien. Mais il m'a laissé ici, derrière les autres, pour expliquer le sens et la moralité de ses signes et gestes.

LUCENTIO
Je te prie, voyons ton interprétation.

BIONDELLO
La voici : Baptista est en fort bonnes mains, ayant à traiter avec le père imposteur d'un fourbe de fils.

LUCENTIO
Et que veux-tu dire de lui ?

BIONDELLO
Sa fille doit être amenée par vous au souper.

LUCENTIO
Ensuite.

BIONDELLO
Un vieux prêtre de l'église Saint-Luc attend vos ordres à toutes les heures.

LUCENTIO
Et la fin de tout cela ?

BIONDELLO
Ah ! je ne saurais vous dire... Excepté qu'ils sont occupés à dresser un faux acte de cautionnement.–Assurez-vous d'elle, vous, *cum privilegio ad imprimendum solum*[42].–Allez à l'église avec le prêtre, le clerc et les témoins suffisants. Si ce ne sont pas là vos intentions, je n'ai plus le mot à vous dire, et vous pouvez dire adieu à Bianca pour une éternité et un jour.

LUCENTIO
Écoute-moi, Biondello.

42. Avec privilège exclusif.

BIONDELLO
Je ne peux rester plus longtemps : j'ai connu une fille mariée en une après-midi, comme elle allait au jardin cueillir du persil pour farcir un lapin ; vous pourriez bien vous marier de même, monsieur ; et sur ce, adieu, monsieur : mon maître m'a enjoint d'aller à l'église de Saint-Luc, dire au prêtre de se tenir prêt à venir, dès que vous arriverez avec votre appendice.

[*Il sort.*]

LUCENTIO
Je le pourrais bien, et le veux bien, si cela la satisfait. Hé ! pourquoi douterais-je de sa volonté ? Arrive ce qui voudra, j'irai rondement avec elle ; il y aura bien du malheur si Cambio revient sans elle.

[*Il sort.*]

Scène V

[*Une grande route.*]

[*Entrent* PETRUCHIO, CATHERINE *ET* HORTENSIO.]

PETRUCHIO
Allons, avancez, au nom de Dieu : encore un coup, à la maison de notre père.–Grand Dieu ! que la lune est belle et claire !

CATHERINE
La lune ! c'est le soleil : il n'y a pas de clair de lune à présent.

PETRUCHIO
Je dis que c'est la lune qui brille ainsi.

CATHERINE
Et moi, je sais bien que c'est le soleil qui brille à présent.

PETRUCHIO
Oh ! par le fils de ma mère (et ce fils, c'est moi-même), ce sera la lune, ou une étoile, ou tout ce que je voudrai, avant que je continue ma route vers la maison de votre père.–Allez, et faites retourner nos

chevaux.–Toujours contrarié, contrarié ! jamais que des contradictions !

HORTENSIO
Dites comme lui, ou nous n'arriverons jamais.

CATHERINE
Je vous en prie, puisque nous sommes venus si loin, continuons, et que ce soit la lune, ou le soleil, ou tout ce qu'il vous plaira. Et, s'il vous plaît de dire que c'est une chandelle de veille, je vous jure que désormais c'en sera une pour moi.

PETRUCHIO
Je dis que c'est la lune.

CATHERINE
Je le sais bien, que c'est la lune.

PETRUCHIO
Allons, vous mentez : c'est le bienfaisant soleil.

CATHERINE
Eh bien ! Dieu soit béni ; c'est le bienfaisant soleil : mais ce n'est plus le soleil, dès que vous dites que ce n'est pas le soleil ; et la lune change au gré de votre idée. Ce sera telle chose que vous voudrez la nommer, et ce sera toujours la même chose pour Catherine que pour vous.

HORTENSIO
Allons, Petruchio, poursuivez : le champ de bataille est à vous.

PETRUCHIO
Allons, en avant, en avant : voilà comme la boule doit rouler, sans contradiction, et ne pas donner gauchement contre la butte.–Mais, silence : voici de la compagnie qui vient.

[*Survient* VINCENTIO*, père de* LUCENTIO*, en habit de voyage.*]

Bonjour, aimable demoiselle ; où allez-vous de ce pas ?–[*A* CATHERINE.] Dites-moi, ma chère Catherine, et parlez-moi franchement : avez-vous jamais vu une demoiselle dont le teint soit plus frais ? Quel joli combat de lis et de roses sur ses joues ! Quelles étoiles font briller le firmament d'une lumière aussi pure, que celles dont ses deux beaux yeux animent son visage céleste ? Aimable et belle demoiselle, encore une fois, heureux jour à votre divine personne !–Chère Catherine, embrasse-la pour sa beauté.

HORTENSIO
Il va rendre cet homme fou pour en faire une femme !

CATHERINE
Jeune et charmante vierge, belle, fraîche et douce, où allez-vous ? où est votre demeure ? Heureux le père et la mère d'un si bel enfant ! Plus heureux l'homme à qui des astres favorables te donnent pour être son aimable compagne.

PETRUCHIO
Allons donc, Catherine ; tu n'es pas folle, j'espère ; c'est un homme vieux, ridé, fané, flétri ; et non pas une jeune fille, comme tu le dis.

CATHERINE
[*à* VINCENTIO] Pardon, vénérable vieillard ; c'est une méprise de mes yeux, qui ont été si éblouis du soleil, que tout ce que je vois me paraît vert ; je reconnais bien à présent que vous êtes un vieillard respectueux. Excusez, je vous prie, ma folle erreur.

PETRUCHIO
[*à* VINCENTIO] Oui, excusez-la, vénérable vieillard, et daignez nous apprendre de quel côté vous voyagez : si vous suivez notre chemin, nous serons ravis d'avoir votre compagnie.

VINCENTIO
Beau cavalier,–et vous, ma joyeuse dame, qui m'avez étrangement surpris au premier abord, mon nom est Vincentio, ma demeure est à Pise, et je vais à Padoue pour y faire visite à un mien fils que je n'ai pas vu depuis longtemps.

PETRUCHIO
Quel est son nom ?

VINCENTIO
Lucentio, noble cavalier.

PETRUCHIO
La rencontre est on ne peut pas plus heureuse, et plus heureuse encore pour votre fils ; car, maintenant, la loi aussi bien que votre âge vénérable, m'autorisent à vous appeler mon tendre père. La soeur de ma femme, de cette dame que vous voyez, votre fils vient de l'épouser tout récemment.–N'en soyez ni surpris, ni affligé. La personne jouit d'une excellente réputation : sa dot est opulente et sa naissance très-honnête.

De plus, elle a toutes les qualités qui conviennent à l'épouse de tout noble gentilhomme. Que j'embrasse le vénérable et bon Vincentio ! et voyageons ensemble pour aller voir votre estimable fils ; votre arrivée va le combler de joie.

VINCENTIO
Mais, me dites-vous la vérité ? Ou, comme les voyageurs d'humeur joviale, vous étudiez-vous à débiter des plaisanteries à ceux que vous rencontrez sur votre route ?

HORTENSIO
Je vous assure, mon père, que c'est la vérité.

PETRUCHIO
Avançons, et allons en être les témoins oculaires, car je vois que la plaisanterie de notre début avec vous vous laisse des soupçons.

HORTENSIO
Fort bien, Petruchio : cela m'encourage. Je vais joindre ma veuve, et si elle est d'humeur chagrine et acariâtre, tu m'auras appris à être plus méchant qu'elle.

[*Il sort.*]

Acte cinquième

Scène I

P
[*adoue*] La scène est devant la maison de Lucentio.

[*Entrent d'un côté* BIONDELLO, LUCENTIO *et* BIANCA, *et de l'autre côté se promène* GREMIO.]

BIONDELLO
Doucement, et vite aussi, monsieur, car le prêtre attend.

LUCENTIO
J'y vole, Biondello ; mais on pourrait avoir besoin de toi au logis ; ainsi, laisse-nous.

BIONDELLO
Non, vraiment, je veux voir le toit de l'église sur votre tête, et alors revenir trouver mon maître aussi vite qu'il me sera possible.

[*Ils sortent.*]

GREMIO
Je m'étonne bien que Cambio ne vienne pas pendant tout ce temps.

[*Entrent* PETRUCHIO, CATHERINE, VINCENTIO *et suite.*]

PETRUCHIO
Monsieur, voici la porte : c'est ici la maison de Lucentio. Mon père demeure plus avant, vers la place du marché : il faut que je m'y rende, et je vous quitte ici, monsieur.

VINCENTIO
Vous ne pouvez pas faire autrement que de boire un coup ici avant de nous quitter ; j'espère que vous serez bien reçu sous mes auspices, et suivant toute apparence il y a festin ici. [*Il frappe à la porte.*]

GREMIO
On est fort occupé en dedans : vous feriez bien de frapper plus fort.

LE PÉDANT
[*mettant la tête à la fenêtre*] Qui frappe comme s'il voulait abattre la porte ?

VINCENTIO
Monsieur, le signor Lucentio est-il là ?

LE PÉDANT
Oui, il y est, mais on ne peut pas lui parler.

VINCENTIO
Comment, si un homme lui apportait deux ou trois cents guinées pour ses menus plaisirs ?...

LE PÉDANT
Gardez vos guinées pour vous ; il n'en aura jamais besoin tant que je vivrai.

PETRUCHIO
Oui, je vous ai bien dit que votre fils était chéri à Padoue.–[*Au* PÉDANT.] Entendez-vous, monsieur ? Pour abréger les discours, je vous prie de dire au signor Lucentio que son père arrive de Pise, et qu'il attend ici à la porte pour lui parler.

LE PÉDANT
Vous mentez : son père est arrivé de Pise, et c'est lui qui vous parle à cette fenêtre.

VINCENTIO
Est-ce vous qui êtes son père ?

LE PÉDANT
Oui, l'ami, du moins sa mère l'assure, si je peuxapporter à elle.

PETRUCHIO
[*à* VINCENTIO] Hé ! mon beau monsieur, c'est une basse coquinerie d'usurper ainsi le nom d'un autre.

LE PÉDANT
Saisissez-vous de ce coquin. Je le soupçonne de vouloir duper ici quelque honnête citoyen de cette ville en empruntant mon nom.

[BIONDELLO *revient.*]

BIONDELLO
Je les ai vus tous les deux à l'église : Dieu veuille les conduire à bon port !–[*Apercevant* VINCENTIO.] Mais que vois-je ici ? mon vieux maître Vincentio !–Oh ! nous voilà perdus, anéantis !

VINCENTIO
[*reconnaissant* BIONDELLO] Viens ici, gibier de potence.

BIONDELLO
Ce sera si cela me plaît, je crois, monsieur.

VINCENTIO
Approche ici, pendard. Quoi ! m'as-tu oublié ?

BIONDELLO
Oublié ? non monsieur. Je ne pouvais guère vous oublier, je ne vous ai jamais vu de ma vie.

VINCENTIO
Comment, insigne scélérat, tu n'as jamais vu Vincentio, le père de ton maître ?

BIONDELLO
Qui, mon vieux et respectable maître ? Si vraiment, monsieur ; tenez, le voilà à la fenêtre.

VINCENTIO
[*en le battant*] Quoi ! dis-tu vrai ?

BIONDELLO
Au secours, au secours : voici un furieux qui veut m'assassiner. [*Il*

s'enfuit.]

LE PÉDANT
Au secours, mon fils ! au secours, seigneur Baptista !

PETRUCHIO
Je t'en prie, Catherine, retirons-nous à l'écart, et voyons la fin de cette dispute.

[*Ils se retirent à l'écart.*]

[*Entre* LE PÉDANT, *suivi de laquais ;* BAPTISTA *et* TRANIO *paraissent en bas à la porte.*]

TRANIO
Qui êtes-vous donc, monsieur, vous qui menacez de battre mes gens ?

VINCENTIO
Qui je suis ? Mais qui êtes-vous vous-même, monsieur ?–O dieux immortels ! ô scélérat en parure ! un habit de soie ! des bas de velours ! un manteau d'écarlate ! et un chapeau à couronne [43].–Oh ! je suis ruiné, je suis perdu ! Tandis que je ménage en bon père de famille à la maison, mon fils et mon valet dépensent tout à l'université !

TRANIO
Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

BAPTISTA
Est-ce que cet homme est fou ?

TRANIO
Monsieur, vous me paraissez, à votre extérieur, un homme vénérable et de bon sens ; mais à vos discours, vous êtes un insensé.–Eh bien ! monsieur, que vous importe si je porte des perles et de l'or ? J'en ai l'obligation à mon bon père, si je suis dans le cas de faire cette figure.

VINCENTIO
Ton père ? Ah ! scélérat, ton père est un tisserand en voiles à Bergame.

BAPTISTA
Vous vous trompez, monsieur ; vous vous trompez. Je vous prie, quel nom croyez-vous qu'il porte ?

43. Chapeau des élégants du temps.

VINCENTIO
Son nom ? Comme si je ne connaissais pas bien son nom, moi qui l'ai élevé depuis l'âge de trois ans ! Eh ! son nom est Tranio.

LE PÉDANT
Loin d'ici, loin d'ici, imbécile : son nom est Lucentio, et il est mon fils unique et l'héritier de mes terres, de moi, qui suis le signor Vincentio.

VINCENTIO
Lucentio ! oh ! il aura assassiné son maître. Mettez la main sur lui, je vous l'enjoins, au nom du duc.–Oh ! mon fils ! mon fils !–Dis-moi, scélérat, où est mon fils Lucentio ?

TRANIO
Appelez un officier de justice : emmenez ce furieux, ce coquin en prison. Mon père Baptista, je vous le recommande, voyez à ce qu'il y soit conduit.

VINCENTIO
Me conduire en prison, moi !

GREMIO
Arrêtez, officier ; il n'ira pas en prison.

BAPTISTA
Ne parlez pas, signor Gremio ; je dis, moi, qu'il ira en prison.

GREMIO
Prenez garde, signor Baptista, que vous ne soyez dupe dans cette affaire : j'ose faire serment que celui-ci est le véritable Vincentio.

LE PÉDANT
Jurez-le, si vous l'osez.

GREMIO
Je n'ose pas le jurer.

TRANIO
Alors, vous feriez mieux de dire que je ne suis pas Lucentio.

GREMIO
Pour vous, je vous connais pour être le seigneur Lucentio.

BAPTISTA
Emmenez cet insensé ; entraînez-le en prison.

VINCENTIO
Comment ! les étrangers seront ainsi insultés et maltraités ! Oh ! l'insigne scélérat !

[BIONDELLO *revient avec* LUCENTIO *et* BIANCA.]

BIONDELLO
Oh ! c'est fait de nous, et le voilà là-bas.–Reniez-le, désavouez-le, ou nous sommes tous perdus. [BIONDELLO, TRANIO *et* LE PÉDANT *s'enfuient.*]

LUCENTIO
[*se jetant aux genoux de son père*] Pardon, mon tendre père.

VINCENTIO
Mon cher fils est-il vivant ?

BIANCA
Pardon, mon père.

BAPTISTA
[*à sa fille*] Et en quoi l'as-tu offensé ?–Où est Lucentio ?

LUCENTIO
Voici Lucentio, le vrai fils du vrai Vincentio, qui me suis donné, par un mariage légitime, votre fille pour épouse, tandis que des personnages supposés trompaient vos yeux.

GREMIO
Il y a ici un complot arrangé pour nous tromper tous.

VINCENTIO
Où est ce damné coquin de Tranio, qui m'a bravé en face avec tant d'insolence ?

BAPTISTA
Mais, dites-moi, n'est-ce pas là mon Cambio ?

BIANCA
Cambio s'est métamorphosé en Lucentio.

LUCENTIO
C'est l'amour qui a fait ces miracles. Mon amour pour Bianca m'a fait changer d'état avec Tranio, tandis que lui jouait mon rôle dans la ville ; et, à la fin, je suis arrivé heureusement au port désiré où était mon bonheur. Ce que Tranio a fait, c'est moi qui l'y ai forcé : daignez donc lui pardonner, mon tendre père, pour l'amour de moi.

VINCENTIO
J'écraserai le nez du coquin qui voulait me faire conduire en prison.

BAPTISTA
Mais, m'entendez-vous, monsieur ? Est-ce que vous avez épousé ma fille sans me demander mon consentement ?

VINCENTIO
N'ayez pas d'inquiétude, Baptista, nous vous satisferons, comptez-y ; mais je veux rentrer pour me venger de cette friponnerie.

[*Il sort.*]

BAPTISTA
Et moi aussi, pour approfondir cette scélératesse.

[*Il sort.*]

LUCENTIO
Ne soyez pas si pâle, Bianca : votre père ne sera pas fâché.

[*Ils sortent.*]

GREMIO
Mon affaire est faite ; mais je vais rentrer avec les autres, sans avoir à présent d'autre espérance que de prendre ma part du festin.

[*Il sort.*]

[PETRUCHIO *et* CATHERINE *s'avancent.*]

CATHERINE
Cher époux, suivons-les, pour voir le dénoûment de toute cette intrigue.

PETRUCHIO
Commence par me donner un baiser, Catherine, et après nous irons.

CATHERINE
Quoi ! dans le milieu de la rue !

PETRUCHIO
Comment, est-ce que tu rougis de moi ?

CATHERINE
Non, monsieur, Dieu m'en préserve ! Mais je suis honteuse de donner un baiser ici.

PETRUCHIO
En ce cas, reprenons le chemin de notre maison.–[*Au valet.*] Allons, drôle, partons.

CATHERINE
Non, oh ! non, je vais vous donner un baiser : je vous en prie, mon amour, arrêtez. [*Elle l'embrasse.*]

PETRUCHIO
Cela n'est-il pas bien doux ?–Allons, ma chère Catherine, il vaut mieux tard que jamais.

[*Ils sortent.*]

Scène II

A
[*ppartement de la maison de* LUCENTIO] Un banquet est servi.
[BAPTISTA, VINCENTIO, GREMIO, LE PÉDANT, LUCENTIO,
BIANCA, BIONDELLO, PETRUCHIO, CATHERINE, HORTENSIO *et sa VEUVE,* TRANIO,
BIONDELLO, GRUMIO *et autres domestiques qui servent.*]

LUCENTIO
A la fin, après tant de dissonances, nous voilà tous d'accord ; et il est temps, après que les fureurs de la guerre sont assoupies, de sourire aux périls et aux dangers auxquels nous avons échappé. Ma belle Bianca, faites bon accueil à mon père, tandis que je vais exprimer la même tendresse au vôtre.–Mon frère Petruchio,–ma soeur Catherine, et vous,

Hortensio, avec votre aimable veuve, réjouissez-vous de votre mieux, et soyez les bienvenus dans ma maison. Ce banquet doit restaurer nos estomacs, après que nous aurons fait bonne chère.–Je vous prie, mettez-vous à table, car maintenant nous pouvons nous asseoir, et jaser autant que manger.

PETRUCHIO
A table ! à table ! manger et manger voilà tout.

BAPTISTA
C'est Padoue qui nous procure cette joie, mon fils Petruchio.

PETRUCHIO
Padoue ne procure que du bien.

HORTENSIO
Par amour pour nous deux, je voudrais que ce que vous dites fût entièrement vrai.

PETRUCHIO
Je crois, sur ma vie, qu'Hortensio a des inquiétudes sur sa veuve.

LA VEUVE
Ne vous fiez donc jamais à moi, si j'inspire la crainte.

PETRUCHIO
Vous êtes fort sensée, et cependant vous vous méprenez sur le sens de mon idée. Je dis qu'Hortensio vous craint.

LA VEUVE
L'homme qui a des vertiges s'imagine que le monde tourne autour de lui.

PETRUCHIO
Fort bien répliqué.

CATHERINE
Madame, comment l'entendez-vous ?

LA VEUVE
Voilà ce qu'il me fait concevoir.

PETRUCHIO
Moi, vous faire concevoir !–Comment Hortensio goûte-t-il cela ?

HORTENSIO
Ma chère veuve veut dire que voilà comme elle conçoit son discours.

PETRUCHIO
Bien réparé ; donnez-lui un baiser pour cela, bonne veuve.

CATHERINE
Celui qui a des vertiges pense que tout le monde tourne : je vous prie de me dire ce que vous entendez par là.

LA VEUVE
Votre mari, qui a la tête troublée par une méchante femme, mesure les chagrins du mien sur les siens ; maintenant, vous concevez ma pensée.

CATHERINE
Une assez basse pensée.

LA VEUVE
Je vous comprends bien.

CATHERINE
Je suis en effet peu de chose, comparée à vous.

PETRUCHIO
Bon ! pousse à la veuve, Catherine.

HORTENSIO
Pousse à Catherine, chère veuve.

PETRUCHIO
Gageons cent marcs que ma Catherine l'attère.

HORTENSIO
Cela, c'est mon affaire.

PETRUCHIO
C'est répondre en brave militaire.–Allons, à ta santé, mon brave. (Il boit à Hortensio.)

BAPTISTA
Comment Gremio trouve-t-il l'assaut d'esprit de nos galants ?

GREMIO
Croyez-moi, monsieur, ils se heurtent fort bien de front.

BIANCA
De front, monsieur ? Un homme dont l'esprit serait ingénieux et leste dirait que votre faon heurte avec des cornes.

VINCENTIO
Oui-dà, madame l'épousée, cela vous a-t-il réveillée ?

BIANCA
Oui, mais cela ne m'a pas effrayée ; ainsi, je me rendormirai à mon plaisir.

PETRUCHIO
Oh ! cela, non : vous ne dormirez point ; puisque vous avez commencé l'attaque, à vous un ou deux traits.

BIANCA
Suis-je votre oiseau ? Je veux changer de buisson, et puis ensuite poursuivez-moi, l'arc bandé.–Je vous donne à tous le bonsoir.

[BIANCA, CATHERINE *et* LA VEUVE *sortent.*]

PETRUCHIO
Elle m'a prévenu.–Approche, seigneur Tranio, c'est l'oiseau auquel tu visais, quoique tu l'aies manqué ; et pour cela, à la santé de tous ceux qui visent et manquent le but.

TRANIO
Oh ! monsieur, Lucentio m'a lâché comme un lévrier qui court le gibier, et qui le prend pour son maître.

PETRUCHIO
Voilà une assez bonne comparaison, mais une comparaison de chien.

TRANIO
Vous avez bien fait, monsieur, de chasser pour vous-même : on croit que votre biche vous tient en haleine.

BAPTISTA
Oh ! oh ! Petruchio ; Tranio vous porte une botte.

LUCENTIO
Grand merci du sarcasme, bon Tranio.

HORTENSIO
Avouez, avouez : la botte n'a-t-elle pas porté ?

PETRUCHIO
Je confesse qu'il m'a un peu entamé ; mais comme le trait s'est écarté de moi, je gage dix contre un qu'il vous a percé tous deux d'outre en outre.

BAPTISTA
A cette heure, pour parler sérieusement, mon gendre Petruchio, je crois que c'est vous qui avez la plus méchante femme de toutes.

PETRUCHIO
Eh bien, moi, je dis que non ; et pour preuve, que chacun de nous envoie quérir sa femme, et celui qui aura la femme la plus obéissante, celle qui se rendra la première à ses ordres, lorsqu'il la demandera, gagnera le prix que nous aurons réglé.

HORTENSIO
D'accord.–Quelle est la gageure ?

LUCENTIO
Vingt ducats.

PETRUCHIO
Vingt ducats ! Je risquerais cela sur mon faucon ou sur mon chien : j'en risquerais dix fois autant sur ma femme.

LUCENTIO
Eh bien ! cent.

HORTENSIO
Accepté.

PETRUCHIO
Allons, marché fait.

HORTENSIO
Qui commencera ?

LUCENTIO
Ce sera moi. Va, Biondello, dis à ta maîtresse de venir me trouver.

BIONDELLO
J'y vais.

[*Il sort.*]

BAPTISTA
Mon fils, je suis de moitié avec vous : que Bianca vienne aussitôt.

LUCENTIO
Je ne veux point de moitié ; je veux tout pour moi seul.–[*A* BIONDELLO *qui revient.*] Eh bien ! que t'a-t-on dit ?

BIONDELLO
Monsieur, ma maîtresse m'envoie vous dire qu'elle est occupée en ce moment, et qu'elle ne peut venir !

PETRUCHIO
Comment ? elle est occupée et elle ne peut venir ! Est-ce là une réponse ?

GREMIO
Oui, et une réponse honnête. Priez le ciel, monsieur, que votre femme ne vous en envoie pas une plus dure.

PETRUCHIO
Je l'espère meilleure.

HORTENSIO
Hé, Biondello, va et prie ma femme de venir me trouver sur-le-champ.

[BIONDELLO *sort.*]

PETRUCHIO
Oh ! oh ! la prier !–Allons, elle ne peut pas se dispenser de venir.

HORTENSIO
Je crains fort, monsieur, que, quoi que vous fassiez, la vôtre ne veuille pas se laisser prier.–

[BIONDELLO *rentre.*]

Eh bien ! où est ma femme ?

BIONDELLO
Elle dit que vous avez apparemment quelque badinage en jeu ; elle ne veut pas venir ; elle dit que vous alliez la trouver.

PETRUCHIO
Oh ! de pis en pis ; elle ne veut pas venir. Oh ! cela est indigne, insupportable ; cela ne peut pas se passer ainsi.–[*A* GRUMIO.] Toi, maraud, va dire à ta maîtresse que je lui commande de venir.

[GRUMIO *sort.*]

HORTENSIO
Je sais déjà sa réponse.

PETRUCHIO
Quelle sera-t-elle ?

HORTENSIO
Qu'elle ne le veut pas.

PETRUCHIO
Je n'en serai que plus à plaindre, et voilà tout.
[PERSONNAGES *du prologue.*]

LE LORD
« Y a-t-il quelqu'un de mes gens ici ? [*Les laquais entrent.*] Encore endormi ?–Allons, prenez-le doucement, et remettez-lui les habits qu'il avait ; mais prenez bien garde, sur toute chose, qu'il ne s'éveille.

UN DES LAQUAIS
« Nous y prendrons garde, milord.–[*A ses camarades.*] Allons, venez m'aider à l'emporter ! »

[CATHERINE *paraît.*]

BAPTISTA
Par la Notre-Dame, voilà Catherine qui vient !

CATHERINE
Que voulez-vous, monsieur, que vous m'envoyez chercher ?

PETRUCHIO
Où sont votre soeur et la femme d'Hortensio ? Retournez, et les amenez ici ; si elles refusent de venir, houspillez-les-moi vigoureusement jusqu'à

ce qu'elles viennent trouver leurs maris. Allez, vous dis-je, et amenez-les ici sur-le-champ.

[CATHERINE *sort.*]

LUCENTIO
Voilà un prodige, si jamais il y en eut.

HORTENSIO
Oui, vraiment ; et je suis dans l'étonnement de ce qu'il peut présager.

PETRUCHIO
Comment ? il présage la paix, la tendresse et une vie tranquille, et la légitime autorité du mari, et la bonne règle, et, pour tout dire en un mot, tout ce qu'il y a de doux et d'heureux.

BAPTISTA
Allons, prospérez, Petruchio : vous avez gagné la gageure ; et j'ajouterai à leurs pertes vingt mille écus ; c'est une autre dot que je donne à une tout autre fille, car elle est changée comme elle ne l'a jamais été.

PETRUCHIO
Allons, je n'en gagnerai que mieux encore la gageure, et je vous donnerai de plus grandes preuves de son obéissance et de son mérite tout nouvellement édifié.

[CATHERINE *revient avec* BIANCA *et* LA VEUVE.]

Voyez, la voilà qui revient, et qui vous amène vos rebelles épouses, prisonnières de son éloquence féminine.–Catherine, le chapeau que vous avez là ne vous sied pas : ôtez-moi ce colifichet, mettez-le sous vos pieds.

[CATHERINE *ôte son chapeau et le jette à terre.*]

LA VEUVE
[*à* HORTENSIO] Monsieur, puissé-je n'avoir jamais sujet de pleurer, jusqu'à ce que l'on m'ait amenée à une si sotte complaisance !

BIANCA
Fi donc ! quel respect imbécile est-ce là ?

LUCENTIO
Je voudrais que le vôtre pour moi fût aussi fou. La réserve de votre obéissance, belle Bianca, m'a coûté cent ducats depuis le souper.

BIANCA
Vous n'en êtes qu'un plus grand fou de risquer une gageure sur mon obéissance.

PETRUCHIO
Catherine, je te charge d'expliquer à ces femmes rebelles quel respect elles doivent à leurs époux, leurs seigneurs et maîtres.

LA VEUVE
Allons, allons, vous vous moquez de nous : nous n'avons pas besoin de leçon.

PETRUCHIO
[*à* CATHERINE] Allons, fais ce que je te dis, et commence par elle.

LA VEUVE
Elle ne fera pas cela.

PETRUCHIO
Je vous dis, moi, qu'elle le fera ;–et commence par elle-même.

CATHERINE
Fi ! fi ! allons, apaisez ce front dur et menaçant, et ne lancez pas de vos yeux ces regards méprisants pour blesser votre seigneur, votre roi, votre gouverneur ; cela ternit votre beauté, comme la gelée flétrit les prairies ; cela détruit votre réputation, comme l'ouragan disperse les tendres bourgeons ; et cet air renfrogné n'est en aucune façon aimable, ni convenable. Une femme en courroux est comme une fontaine troublée, fangeuse, sans transparence, sans pureté, et perd toute sa beauté ; et tant qu'elle est dans cet état, personne, dans l'excès même de la soif, ne daignera boire de son onde, ni seulement en approcher ses lèvres. Votre mari est votre souverain, votre vie, votre gardien, votre chef, votre roi ; celui qui s'occupe du soin de votre bien-être et de votre subsistance, qui livre son corps à de pénibles travaux, sur mer et sur terre, qui veille la nuit, seul, pendant les tempêtes, le jour par le grand froid, tandis que vous reposez chaudement, en paix et tranquille, dans votre demeure ; et, pour tous ces sacrifices, il n'exige d'autre tribut que l'amour, de doux regards et une sincère obéissance : faible salaire pour une dette si immense ! Le respect et la soumission qu'un sujet doit à son prince, la femme les doit à son mari ; et quand elle est brusque, chagrine, morose et acariâtre, et qu'elle n'obéit pas à ses ordres honnêtes, qu'est-elle sinon une rebelle coupable et traîtresse, indigne de pardon, envers son tendre époux ? Je rougis de voir des femmes assez

simples pour offrir la guerre, lorsqu'elles devraient demander la paix à genoux, ou vouloir s'arroger le sceptre, le commandement et l'empire, lorsqu'elles ont fait voeu de servir, d'aimer et d'obéir. Pourquoi la nature nous a-t-elle faites d'une constitution faible, délicate et sensible, incapable de soutenir les fatigues et les agitations du monde, si ce n'est afin que nos qualités paisibles et nos coeurs fussent en harmonie avec notre nature extérieure ? Allons, allons, vous, vermisseaux révoltés et impuissants, mon caractère était né aussi impérieux que le vôtre ; mon coeur était aussi fier, et peut-être avais-je plus de raisons pour rendre parole pour parole et menace pour menace ; mais aujourd'hui, je vois que nos lances ne sont que des fétus de paille, que notre force n'est que faiblesse, et faiblesse extrême ; et que lorsque nous paraissons être le plus, nous sommes en effet le moins. Allons, rabaissez votre orgueil, car il ne vous sert à rien, et placez vos mains sous les pieds de vos maris, en preuve de l'obéissance qui leur est due ; si le mien l'ordonne, ma main est prête, pour peu que cela lui fasse plaisir.

PETRUCHIO
Eh bien ! voilà ce qui s'appelle une femme ! Viens, Catherine, viens m'embrasser.

LUCENTIO
Allons, poursuis ton chemin, vieux renard, tu réussiras.

VINCENTIO
C'est une chose agréable à voir que des enfants qui sont dociles !

LUCENTIO
Mais c'est une chose bien désagréable, que des femmes qui sont mutines.

PETRUCHIO
Viens, Catherine, nous allons nous mettre au lit.–Nous voilà trois mariés ; mais vous voilà deux qui avez pris les devants : c'est moi qui ai gagné la gageure, [*à* LUCENTIO] quoique vous ayez touché le blanc [44]. Et, en ma qualité de vainqueur, je prie Dieu qu'il vous donne une bonne nuit !

[PETRUCHIO *sort avec* CATHERINE.]

44. Allusion au nom de Bianca, Blanche.

HORTENSIO
Va, tu peux te vanter d'avoir mis une méchante femelle à la raison.

LUCENTIO
Il est bien étonnant, avec votre permission, qu'elle se soit ainsi apprivoisée.

[SLY*, revêtu de ses premiers habits, et laissé endormi dans un coin du théâtre par des laquais du lord qui s'étaient amusés de son ivresse, se réveille à la fin de pièce.*]

UN GARÇON DE CABARET
«A présent que cette nuit noire est passée, et que le jour commence à poindre dans un ciel de cristal, il faut que je me hâte de sortir. Mais, doucement : qui est là ? quoi ! c'est Sly ? ô miracle ! est-il resté là couché toute la nuit ? Je veux le réveiller ; je croirais qu'il serait mort de faim, s'il n'avait le ventre bien farci de bière. Allons, Sly, n'as- tu pas de honte ? Réveille-toi.

SLY
[*croyant toujours parler à son laquais*] «Simon, donne-moi encore un coup de vin.–Comment, tous les comédiens sont partis ?–Ne suis-je donc pas un lord [45] ?

LE GARÇON DE TAVERNE
«Un lord ? Que la peste t'étrangle !–Allons, es-tu toujours ivre ?

SLY
«Qui est là ? le garçon de cabaret ?–Oh ! j'ai fait le plus beau rêve dont tu aies jamais ouï parler de ta vie.

LE GARÇON
«Oui, fort bien : mais tu aurais bien mieux fait de rentrer chez toi, car ta femme t'arrangera joliment pour avoir passé la nuit ici à rêver.

SLY
«Elle ? oh ! je sais à présent la manière de mettre une méchante femme à la raison. J'ai rêvé de cela toute la nuit, et tu m'as réveillé du meilleur rêve que j'aie jamais eu. Mais, je vais aller trouver ma femme et la réduire aussi, si elle fait trop la mauvaise contre moi.»

45. Addition moderne dans la ballade : The frolicksome duke or the tinker's good fortune. Le chaudronnier reçoit du duc facétieux un habit neuf, cinq cents livres, dix journaux de terre, et sa femme devient femme de chambre de la duchesse.

This offline edition was generated from the canonical TEI text.

bookstacks.org